

La Vie Canadienne

QUEBEC
31 Decembre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I
No 24

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



ROI ÉTERNEL DES SIÈCLES

LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

SOMMAIRE

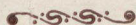
En passant.....	Divers	Ernest Hello.....	Lucie-Félix-Faure-Goyau
Noël.....	Louis Colin	Les faits de la semaine.....	Jonville
La société des nations.....	J.-A. Lander	Femme et femme (Suite).....	Jean Lander
Hommages à l'Angleterre.....	R. C. L. et Léon Daudet	Echos et commentaires.....	LeLiseur
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours		

TÉLÉPHONES { LEVIS - - 46
 { QUÉBEC 6207

JOS. GOSSELIN LIMITÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX
— ET INGÉNIEURS —

Constructions d'Églises, de Couvents, d'Édifices
de toutes sortes



SIEGE SOCIAL :
55, RUE ST-GEORGES,
LEVIS, P. Q.

SUCCURSALE:
85, RUE DALHOUSIE,
QUÉBEC, P. Q.

La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 31 DECEMBRE 1918

No 24



EN PASSANT



A nos lecteurs

LA *Vie Canadienne* offre à ses abonnés et à tous ses lecteurs ses vœux les meilleurs pour la nouvelle année, en les remerciant du fidèle encouragement qu'ils lui ont accordé.

Malgré les difficultés d'ordre économique restées les mêmes depuis la guerre pour toutes les publications, périodiques ou autres, notre revue a pu continuer sa publication et elle a vu sans cesse accroître le nombre de ses abonnés. De nouveaux et distingués collaborateurs lui sont venus et d'autres ont promis de lui venir, pour augmenter et varier sa rédaction. Nous leur en exprimons notre sincère reconnaissance.

La Vie Canadienne continuera donc, fidèle à son programme, l'œuvre qu'elle a commencée pour le bien de notre Canada et pour le bien de notre race canadienne-française, qui a une si belle mission à remplir au Canada. Cette œuvre est assez belle pour stimuler toutes les activités de chacun des fils du Canada: nous voulons faire courageusement notre part, en servant fidèlement toute la cause canadienne, selon des traditions fidèlement gardées qui ont fait notre force dans le passé et qui seront notre sauvegarde dans le dédale un peu plus compliqué et difficile de nos jours à venir.

Restons fidèles à nous-mêmes, à ce que nous avons été jusqu'ici. Nous serons ainsi fidèles à Dieu, fidèles à l'Eglise, fidèles au Roi, fidèles à la patrie, grande et petite.

C'est à maintenir cette fidélité, à la défendre au besoin, que s'est consacrée et veut rester jusqu'au bout dévouée la *Vie Canadienne*.

Beau témoignage

DANS une belle lettre aux aumôniers militaires, S. G. Mgr Emard, en sa qualité d'*épiscopus castrensis*, rend le beau témoignage qui suit aux troupes canadiennes :

"Entraîné dans cette guerre, la plus abominable dont l'histoire fasse mention, le Canada y a pris part dans une très large mesure; la population catholique de ce pays—et ceci s'applique à toutes les catégories

sans exception—a le droit de revendiquer pour elle-même, et l'histoire devra lui assurer le renom de gloire que se sont acquis les troupes canadiennes dans tout leur ensemble.

"Cette guerre mondiale avait éclaté comme un coup de foudre, alors que notre peuple jouissait d'une paix profonde, et que nos familles, depuis un siècle, ignoraient ce que c'est que la guerre. En dépit de circonstances nombreuses qui leur rendaient la chose plus étrange et plus redoutable, nos fiers bataillons, formés en quelques semaines, aguerris en quelques mois, se sont montrés égaux à ceux qui avaient pour ainsi dire la guerre dans le sang, puisque les générations en se succédant, transmettent des sentiments belliqueux sans cesse entretenus, et ravivés à chaque décade par quelque nouveau conflit.

"Les soldats canadiens, tués à l'ennemi et dont la dépouille repose là-bas en quelque endroit de France ou de Belgique, rappelleront longtemps ce que la fleur de notre jeunesse s'est révélée capable de faire, en dépit de son éducation toute pacifique, et quelle épopée brillante ces enfants, si brusquement amenés sous les drapeaux en terre étrangère, loin de leur pays, ont pu accomplir, soutenus par le sentiment religieux et la conviction intime de la justice de la cause à laquelle ils sacrifiaient leur vie. On eût dit le réveil soudain d'un vieil atavisme, et que la valeur des ancêtres venait à point soulever les cœurs après un repos de cent ans."

Pour les plus obstinés

ON sait que le gouvernement républicain de Bavière, par son chef Kurt Eisner, a publié les rapports faits à son gouvernement, en 1914, par le comte Lerchenfeld, représentant du roi de Bavière à Berlin. Cette divulgation confirme ce que savent depuis longtemps tous ceux qui n'ont pas intérêt à l'ignorer.

Voici, en tout cas, que les Suisses allemands ouvrent les yeux:

"La presse de la Suisse allemande, lisons-nous dans la *Croix* de Paris du 27 novembre, qui n'a jamais complètement admis la responsabilité de l'Allemagne dans l'origine de la guerre et qui s'était, en général,

contentée de penser que tous les belligérants étaient également coupables, se montre tout de même extrêmement frappée par la publication des rapports Lerchenfeld. Elle en saisit le caractère accablant et décisif et ne cherche plus à nier que le gouvernement de Guillaume II ait voulu, préparé et prémédité la guerre.

“ Les communications du ministre de Bavière à Berlin, écrivent les *Basler Nachrichten* du 26, ne laissent pas subsister l'ombre d'un doute; c'est bien le gouvernement allemand qui a entrepris la guerre et l'invasion de la Belgique.

“ Dans quelle lumière odieuse il met le mot fameux du chancelier Bethmann-Hollweg “nécessité ne connaît pas de loi”, et comme il est singulier, pour employer l'expression la plus atténuée, que l'empereur d'Allemagne ait sans cesse répété que la guerre a été imposée à l'Allemagne par ses adversaires, et qu'elle ne faisait qu'une guerre défensive. Mais plus odieux encore est le gouvernement allemand qui, après avoir violé d'une façon aussi criminelle la neutralité belge et précipité ce pauvre peuple dans des malheurs indescriptibles, a cherché à jeter sur lui le discrédit et le soupçon, comme si son attitude n'avait pas été strictement neutre mais anti-allemande. Nous considérons que le nouveau gouvernement bavarois s'est acquis un grand mérite en découvrant, avec une sincérité aussi absolue, les fautes de l'ancien gouvernement allemand”.

Avis à ceux qui voudraient encore nous parler trop naïvement de l'Allemagne ayant préparé et poursuivie seulement une guerre *défensive*!

S. D.

Carnet de la langue française

IL se commet une faute, assez grave à notre avis, dans l'emploi du verbe *réaliser*. Cette faute se commet très souvent au Canada, elle s'est même commise en France, quoique bien rarement. C'est ainsi que nous l'avons observée dans un livre de Monlaur, d'ailleurs excellent, le *Rayon*, si nous avons bonne souvenance.

Réaliser, la seule composition du mot l'indique, veut dire : rendre réel, donner la réalité et partant accomplir. On dira donc très bien : *réaliser* un dessein, un projet ; *réaliser* une promesse ; mon rêve *s'est réalisé*; les prédictions de M. Bourassa se réalisent à rebours “On a *réalisé* sur le marbre toutes les formes, tous les contours . . . du corps humain”, a dit Buffon. “Il était réservé au christianisme de *réaliser* ces songes de vertus que rêvaient les sages de Rome et l'Athènes”, a écrit Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*. On dira encore très correctement, mais dans un sens un peu spécial : *Réaliser* sa fortune (convertir sa fortune en argent comptant, échanger ce que l'on possède contre de l'argent comptant). En terme de philosophie, *réaliser* signifie selon

Littré : considérer comme réels les êtres abstraits, et avec une légère extension si légère qu'elle ne compte pas : prendre un être idéal pour une réalité. Exemple : Les philosophes sont sujets à *réaliser* leurs abstractions (à les supposer réelles) : M. Bourassa *réalise* ou est sujet à *réaliser* ses imaginations (c'est-à-dire à les prendre pour des réalités).

Mais ce qui est incorrect, tout à fait incorrect, c'est de prêter au verbe *réaliser* le sens d'être ramené à la réalité, de voir les choses telles qu'elles sont dans leur réalité. Pour exprimer cette idée, on se servira au lieu du mot *réaliser*, des verbes *s'apercevoir*, *se rendre compte*, *comprendre* et autres, selon les cas. Vous ne direz donc pas : Je *réalise* mon erreur, mais : Je *m'aperçois* de mon erreur; vous ne direz pas : je *réalise* ma faute, mais : Je *comprends* ma faute; vous ne direz pas : je *réalise* ma triste position, mais : Je *me rends compte de* ma triste position : vous ne direz pas : Aveuglé par sa passion anti-britannique, Henri n'a pas *réalisé* toutes les responsabilités allemandes, mais; Aveuglé par sa passion anti-britannique, M. Bourassa *n'a pas vu* toutes les responsabilités allemandes . . . dans la guerre qui vient de finir.

Ces explications et ces exemples suffiront, croyons-nous, pour marquer la distinction entre les emplois corrects et les emplois fautifs du verbe *réaliser*.

J. N.

Justes Observations

DANS la préface qu'il vient d'écrire pour le *Masque déchiré*, roman de M. Pascal, M. Paul Bourget fait les justes observations qui suivent sur la guerre . . . redevenue par une effrayante régression, une bataille non plus d'armées mais de peuples, et qui ne connaît plus de non-combattants. Si nous ne voyons pas, comme dans les sauvages bordes des Cimbres et des Teutons, évoquées par Plutarque, les femmes et les enfants se mêler aux soldats sur la ligne du front, le bombardement des villes ouvertes, les attaques des bateaux de voyageurs par les sous-marins, les déportations de la Belgique et du nord nous le prouvent trop : aucune existence humaine n'est aujourd'hui en dehors de cette guerre totale dans laquelle il s'agit littéralement pour les nations en lutte d'être ou de ne pas être. Quoiqu'il soit vain de refaire l'histoire, n'est-on pas en droit de déplorer que nos pères aient méconnu l'expérience certaine instituée par la nature politique? Elle aboutissait, vers la fin du dix-huitième siècle, à cette mosaïque européenne dans laquelle les ambitions rivales étaient contenues par la multiplicité des royaumes et des principautés. En y substituant la doctrine des nationalités, les utopistes de la justice abstraite ont cru détruire un abus. Ils ont restauré ces conflits épouvantables qui renouvellent les barbares invasions d'autrefois avec la science en plus, si bien que nous avons par instants l'impression d'assister au suicide de la civilisation.



NOEL!



*Et facta est multitudo angelorum
laudantium Dominum*

*La nuit est profonde.
Sous les cieux déserts,
Nulle voix du monde
Ne trouble les airs,
Quand l'essaim des anges
Elève en louanges
De joyeux concerts.*

*Ivresse lointaine
Echo solennel,
De la race humaine,
Chant universel;
Gloires infinies,
Douce harmonies,
Sphères réjouies
Dans le fond du ciel.*

*Au pied des collines
Du bel Orient,
Chantez, voix divines,
L'hymne triomphant.
Annoncez aux âges
Celui que les sages
Ont comblé d'hommages
Depuis deux mille ans.*

*Chantez consolées
A la terre en pleurs;
Les monts, les vallées
Se couvrent de fleurs.
Les rochers se fendent,
Les feux se répandent
Et les sourds entendent
La voix des pasteurs.*

*Chantez l'origine
Du monde nouveau;
Le ciel s'illumine,
Le jour est plus beau;
Le passé s'écroule,
L'univers en foule
Vient et se déroule
Autour d'un berceau.*

*Mais silence aux anges,
Car l'Enfant divin
A lavé nos fanges
Et pris son chemin.
Debout il s'élançe,
Et la voix immense
Des siècles commence
L'hosanna sans fin.*

LOUIS COLIN.



LA SOCIÉTÉ DES NATIONS



LE congrès de la paix va-t-il établir la "Société des nations"? Cet établissement est-il possible? En quoi au juste consisterait-il? Comment fonctionnerait-il? Atteindrait-il le but souhaité: le juste rétablissement et le maintien assuré de la paix?

Quelques publicistes de chez nous ont traité ce problème, mais sans beaucoup y insister et sans l'approfondir. Nous n'avons pas la prétention de faire ici mieux qu'eux, et nous nous bornerons à quelques observations forcément incomplètes, qui ajouteront cependant leur part aux réflexions déjà émises.

De tous les articles que nous avons lus sur cette question le plus élaboré est certainement le rapport de M. Ferdiand Buisson présenté à la "Ligue des Droits de l'Homme", dont M. Buisson est président, en 1917.

Naturellement, à la "Ligue des Droits de l'Homme," l'établissement de la "Société des nations" est envisagé et souhaité comme le "89 des peuples".

Ce n'est qu'un nom, sans doute, mais un nom significatif, bien que l'application en reste discutable. Mais ce nom à lui seul éveille une réflexion peu reconfortante. Si le "89 des peuples" ne donne aux nations qu'une paix et une entente aussi facilement troublées que celles que 89 a données aux citoyens français, le monde n'est pas au bout de ses troubles, de ses misères, ni même de ses guerres. Et nous doutons fort que les Etats-Généraux des nations puissent donner le jour à une organisation capable d'appliquer sans heurts ni conflits sanglants, les principes de la Déclaration des droits des nations.

Comme il y eût plusieurs formules successives (en 1791, en 1793 et en 1795) de la "Déclaration des droits de l'homme", ainsi il pourra bien y avoir et il y aura forcément des perfectionnements successifs de la Déclaration des droits des nations.

Ajoutons que ce qui paraît foncièrement fautif dans la déclaration des Droits de l'homme: une égalité de droits et donc d'aptitudes et de mérites entre tous les hommes, une égalité théorique qui ne répond pas à l'inégalité foncière des réalités, paraît bien aussi vicier le concept de la Société des Nations, tel qu'il nous est présenté par ses plus ardents partisans.

Il est possible, absolument parlant, de se placer dans l'hypothèse d'une humanité où tous les individus seraient égaux en forces physiques, morales, intellectuels, égaux en richesses, égaux en aptitudes et en bonté. Mais la réalité est tout autre. Et de même entre les nations. Elles ne sont pas égales et elles ne peuvent pas l'être. Et cela, précisément, à cause de la liberté dont les nations sont douées comme les individus.

A moins de tout réglementer jusque dans les plus petits détails de la vie, comme le veulent les socialistes, ce qui est la destruction de la liberté et l'établissement de la pire des tyrannies, il faut reconnaître aux peuples comme aux individus, dans la théorie comme dans la pratique, des droits différents et variés, pour les uns comme pour les autres.

Si dans la société des nations que l'on veut instaurer demain, on ramène sur le même pied de droits concrets égaux, la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie, les Etats-Unis, avec l'Allemagne, l'Autriche, la Bulgarie et la Turquie, on va faire une société contre nature. Si l'on admet comme principe que chaque peuple a le droit de disposer de son avenir, de son activité, de son sort, si on donne ainsi des avantages égaux aux peuples bons et aux peuples mauvais, on aura beau décréter qu'il n'y aura plus de guerre, les peuples Caïn trouveront moyen de molester leurs frères vertueux, paisibles et laborieux, les peuples Abel.

* * *

Sans doute, comme le reconnaît M. Buisson, le pouvoir central de la "Société des Nations", devra avoir non seulement l'autorité, mais aussi la force. Il faudra à ce gouvernement fédératif de toutes les nations ou de tous les peuples du monde un pouvoir législatif, administratif, judiciaire, coercitif et exécutif. Le gouvernement central que l'on se propose d'établir n'est pas un simple tribunal de La Haye; c'est un gouvernement réel, qui devra être fort.

Comme ce gouvernement par ailleurs devra être fondé sur les principes de la démocratie qu'il aura mission de faire triompher, son autorité lui viendra de ses mandataires, qui garderont la faculté de lui retirer leur mandat. De ce seul fait, ça ne marchera pas tout seul.

Comme dans tout régime électif, dans ce parlement des Nations, il y aura des partis, des factions, des intrigues, des habiles et des maladroits. On y entrera avec une égalité théorique, mais ce qui y comptera et y agira ce sera l'inégalité réelle et pratique.

Rien de surprenant que des coups d'Etat soient tentés—ils seraient si tentants—dans ce parlement, contre ce gouvernement. Que deviendra alors l'autorité et que deviendra la paix? La société des nations pourrait vite tourner en société de la tour de Babel.

Il est peut-être possible d'établir un gouvernement central des nations qui aurait assez d'autorité morale et légale, soutenue par une force suffisante, pour réprimer toute tentative d'indépendance et toute résistance. Mais ce sera là une autorité et aussi une force

bien redoutables pour toutes les autonomies et tous les égoïsmes nationaux. S'il plaisait à cette autorité de se faire tyrannique, car elle en aura la tentation et parfois même un certain besoin, qui lui fera équilibre et qui sauvera les libertés nationales? Car il n'y a pas à dire, si l'autorité de ce pouvoir international, si la tête de cette société des nations, n'est pas armée d'une force répondant à la grandeur de sa tâche, mieux vaut n'en pas parler. Si l'autorité est forte, il faut bien aussi prévoir que les libertés et l'initiative des nations membres de cette société devront en reconnaître les inconvénients comme les bienfaits.

* * *

Jusqu'ici, dans l'histoire, il n'y a guère eu que deux ébauches de la société des nations, celle que vient de tenter l'Allemagne et ses complices n'ayant pas réussi : ce sont l'Empire romain et la Chrétienté du moyen-âge. Et encore celui-là mieux que celle-ci donne-t-il une idée approximative du grand projet que l'on pousse trop fiévreusement de l'avant depuis quelques temps.

Encore qu'il eût le sens et le respect du droit, l'Empire romain ne constituait pas un pouvoir dont le joug était doux et le fardeau léger. L'autonomie laissée par lui aux nationalités qu'il englobait était assez restreinte, et l'état colonial des Dominions britanniques, si méprisé et haï de quelques-uns, paraît bien plus large et plus facile à porter. Et l'Empire romain, comme tous les empires partiels formés depuis, n'étaient pas le maître de l'univers. Il avait à compter avec les nations barbares situées au-delà de ses frontières.

L'empire de la société des nations ne connaîtrait pas de frontières ni de nations ne relevant pas de son autorité. Son autorité pourrait être plus étendue, plus vaste, plus illimitée en tout sens.

Nous avons mentionné aussi comme pouvant donner quelque concept de la société des nations, la Chrétienté du moyen-âge. Mais ici encore c'est par les contrastes plus que par les points de ressemblance que se fait le rapprochement.

L'autorité de la Chrétienté était une autorité spirituelle, opérant généralement dans un plan supérieur à celui des intérêts matériels ou même nationaux.

L'origine de cette autorité—quoi qu'en pensent, à tort selon nous, ceux qui estiment que l'autorité des Papes leur venait non de leur mission spirituelle, mais de la constitution politique de l'Europe d'alors—, était spirituelle, surnaturelle, directement divine. Elle ne résultait pas d'une délégation ni même du consentement des peuples et des Etats sur lesquels elle s'exerçait. Elle échappait ainsi à leur compétition avant d'être constituée, et à leur contrôle dans son exercice.

La différence n'est pas moins bien marquée si l'on

examine le champ d'action où s'exerçait cette autorité. Elle restait dans le domaine du dogme, de la morale et non dans celui de la politique temporelle considérée comme telle. C'est dans ce champ spirituel qu'elle revendiquait les droits de la conscience, qui ne sont pas séparables des droits de l'Eglise.

Les moyens d'action de cette autorité étaient de même principalement d'ordre spirituel. C'étaient des avertissements, des appels à la conscience et au bien de l'humanité, des rappels de la loi de Dieu. C'étaient encore des avantages d'ordre mi-temporel et mi-spirituel offerts comme encouragements.

Et quand tous ces moyens échouaient, il restait encore la menace des peines spirituelles, de l'excommunication ou encore la libération des sujets de leur serment de fidélité. A cela se bornaient la sanction et la coercition apportées par cette autorité spirituelle; cette autorité n'avait qu'un petit domaine temporel, assez grand pour garantir son indépendance contre les entreprises de voisins turbulents, assez modeste pour ne porter ombrage à personne. Ce n'était pas d'ailleurs par leur faible autorité temporelle que les papes gouvernaient la chrétienté, la république Chrétienne, l'Europe civilisée; c'est par leur grande autorité spirituelle.

* * *

Aucune autorité internationale n'offrit de pareilles garanties d'équité et aussi d'humanité, et ceux qui nous exposent leur projet de Société des Nations, ne voudraient pas cependant accepter cette autorité spirituelle, placée au-dessus des compétitions de la politique temporelle. Ils sont les disciples et les fils de ceux qui rejetèrent cette autorité comme tyrannique, usurpatrice des droits de l'homme et de l'autonomie des nations.

Mais ce qu'ils proposent d'établir est bien autrement redoutable, quoique plus instable et même parce que plus instable. Encore une fois le pouvoir central de la société des nations que l'on propose d'établir devra être assez fort pour faire accepter et exécuter ses décisions par les nations les plus puissantes qui voudraient lui résister ou qui estimeraient que leurs intérêts sont trop sacrifiés par le pouvoir central. Prenons un exemple: dans dix ans il y aura peut-être au centre de l'Europe, si on n'y met obstacle efficacement, une Allemagne de quatre-vingt millions d'habitants qui garderont beaucoup des qualités et surtout des défauts qu'ils viennent de manifester dans leur dernière guerre. Ces Allemands auront encore le don d'espionnage, le don d'intrigue, le don de dissimulation, qu'ils avaient depuis longtemps et qu'ils ont développés en ces dernières années. Comment le pouvoir international viendra-t-il à bout de cette masse allemande, si elle se met dans la tête de résister aux ordres du pouvoir central, avec l'appui de complices qu'elle aura secrètement enrôlés?

Sans doute, il y aura un certain désarmement général. Chaque pays ne devra avoir de forces armées que celle nécessaire au maintien de l'ordre intérieur. La mesure de cette nécessité peut être assez élastique, et certains troubles intérieurs, opportunément soulevés, pourront fournir le prétexte d'une armée respectable. Il faudra que le pouvoir central puisse faire face à toute situation de ce genre. Il lui faudra une armée de terre et de mer imposante.

Plus on réfléchit à cette société des nations, plus on arrive à entrevoir que c'est à l'établissement d'un impérialisme monstre ou d'un socialisme des nations non moins monstrueux que l'on pousse derrière ce grand paravent décevant. Les protagonistes du projet ont de séduisantes théories abstraites, mais ils oublient de nous dire comment ils ordonneront et harmoniseront dans leur société deux éléments pourtant essentiels : l'autorité et la liberté. Au moyen-âge et encore pas toujours avec succès, il y avait l'action modératrice du pouvoir spirituel qui tempérerait les excès de l'autorité tournant à la tyrannie, comme les excès de la liberté versant dans la révolte. Mais il est entendu que dans la Société des Nations il n'y a pas de pouvoir spirituel au-dessus de cette société, elle sera souveraine, unique au spirituel comme au temporel. Cela paraît simplifier la situation : pas de luttes entre le Pape et l'Empereur-Président ; mais cela la complique énormément au point de vue de la liberté, qui est pourtant nécessaire et voulu par Dieu, dans de justes limites, pour les nations comme pour les individus. On pourra forcer tous les peuples à entrer dans cette société gigantesque et à y abdiquer beaucoup de leurs droits avec le droit de faire la guerre, mais on ne pourra pas dire que ces peuples sont libres, souverains, autonomes, indépendants, après ce *compelle intrare*.

* * *

Voilà déjà assez pour nous rendre sceptiques sur l'établissement de la Société des Nations, mais il y a autre chose. Ce 89 des peuples se présente un peu comme l'autre. Il promet le paradis terrestre en se donnant comme l'évolution naturelle de l'humanité sortie de la barbarie et même de l'*animalité*—le mot est de M Buisson lui-même.

Et d'abord c'est une fantaisie indigne d'hommes sérieux de poser comme point de départ de l'humanité l'*animalité* ou même la sauvagerie. La société familiale donna naissance à la société civile dès l'origine de l'homme, et il y eut dès lors une autorité constituée. La première famille humaine ne fut ni une famille animale, ni une famille sauvage. Ce fut une famille normalement établie par le Créateur. Quant au progrès continu, nécessaire, qu'il plaît à ces messieurs d'invoquer, c'est un dogme de leur invention qui ne répond pas à la réalité des faits de l'histoire. L'humanité en général, comme les nations en particulier,

a connu des siècles de progrès et aussi des siècles de décadence. Le progrès pas plus que la décadence ne sont des lois fatales, fixes, nécessaires pour les nations et pour le monde, et précisément à cause de la liberté laissée à celui-ci et à celles-là. L'auteur de la nature a laissé aux nations le pouvoir progresser et il leur a aussi laissé le pouvoir de déchoir. Tous les peuples ont usé, à un moment ou l'autre, de cette liberté. L'Allemagne vient d'en user en se lançant sur l'Europe et sur le monde, et personne n'osera appeler sa tentative avortée une évolution normale de la grande loi fixe du progrès.

Les protagonistes de la société des nations nous laissent également méfiant et sceptique par l'espèce de messianisme profane qu'ils lui attribuent. Cette société future, qui doit chasser tous les maux et assurer tous les biens entre les peuples, est entourée par eux d'une espèce d'auréole, de halo, qui lui donne beaucoup d'éclat mais qui empêche d'en voir nettement les lignes et la charpente. Il y a bien, avec des illusions sincères, un peu de charlatanisme autour de cette panacée pour tous les maux de l'humanité.

Qu'elle soit organisée le plus parfaitement possible, la Société des nations, comme toutes les sociétés d'ailleurs, aura des membres dangereux et malfaisants. Il y aura dans cette Société des troubles et des attentats provenant de la perversité et de la liberté de quelques-uns de ses membres.

Les philosophes du dix-huitième siècle, les hommes de 89 et les enthousiastes du 4 août, les illusionnés de 1830 et de 1848 qui ont troublé presque toute l'Europe, les sillonnistes d'hier et les socialistes d'aujourd'hui ont eu beau promettre de faire descendre l'ordre du ciel sur la terre, ils n'y ont pas réussi et n'y réussiront pas. Les apôtres de la société des nations—on disait au siècle dernier la république universelle—même s'ils réussissent dans leur dessein politique et parviennent à mettre debout leur immense construction, leur temple de l'humanité, ne réussiront pas à assurer le bonheur et l'ordre sur cette terre qui est une vallée de larmes, un lieu d'expiation où le désordre et l'épreuve sont comme nécessaires.

Ce sont là des vérités que nous enseigne la foi et il est entendu de plusieurs que ces enseignements là n'ont plus leur place dans l'ordre des sciences politiques. Mais le malheur est qu'en méconnaissant ces enseignements de la foi, on sort du domaine du réel pour s'aventurer dans l'illusion. Écoutons ici une constatation faite par un observateur d'une grande perspicacité, M. Louis Bertrand :

« C'est dans l'ordre : quand on s'est fermé toute ouverture sur l'au-delà, il est naturel qu'on fasse descendre le Royaume de Dieu sur la Terre. Nos pacifistes et nos humanitaires sont des affolés de ce Royaume chimérique, des Croyants de l'Irréel. C'est en effet avoir perdu la notion de la Chute originelle, la distinction du Bien et du mal et la claire évidence que la

lutte entre les deux principes doit durer autant que le Monde et l'Homme,—c'est oublier tout cela que de vouloir faire régner ici-bas ou la Raison, ou la Justice, ou le Fils de Dieu. Le Christ lui-même nous a enseigné que son royaume n'est pas de ce monde. Ces fanatiques du Royaume de Dieu sur la Terre n'aboutissent jamais qu'à y déchaîner une recrudescence d'horreurs, de carnages, d'intolérance et d'inhumanité". (*Le Sens de l'Ennemi*, p. 21).

Les protagonistes de la société des nations nous en promettent donc trop de bien. Leurs promesses dépassent de beaucoup leurs moyens et elles sont en contradiction avec les réalités d'ici-bas.

Un autre symptôme qui nous tient en défiance, c'est la priorité qu'ils réclament pour leur projet sur toutes les autres questions. A les entendre, non seulement le congrès de la paix doit organiser cette babélique société des nations, mais c'est la première chose qu'il

doit faire. Nous voyons bien ce que l'Allemagne, servie par ses socialistes domestiques et étrangers, va gagner à cette manœuvre, si l'on y prêtait l'oreille, mais nous ne voyons pas quel bien va conférer à l'humanité cette abdication préliminaire des vainqueurs de la guerre en faveur de tout le monde, y compris les barbares vaincus. Commencer ainsi par la confusion, ne peut que conduire à une fin de désordre.

S'il y a déjà, comme on le dit, des points prêtant à contradiction entre les alliés et les Etats-Unis, si la société des nations victorieuses n'est pas facile à établir, que sera-ce de la difficulté d'établir l'accord et l'unité entre tous les peuples de la terre? C'est dire combien de questions il reste à solutionner, combien de points à régler, avant d'aborder pratiquement l'organisation de la République universelle que l'on appelle maintenant la démocratique Société des Nations.

J.-A. LANDER



HOMMAGES A L'ANGLETERRE



GEORGE V

PARIS reçoit aujourd'hui George V. Paris, cœur de la France, acclame l'ami des bons et des mauvais jours par la voix de centaines de milliers de bouches. Les salves du canon d'allégresse sont couvertes par le bruit des vivats et des hurrahs. Et tous ces cœurs qui volent vers le roi d'Angleterre battent à l'unisson dans un élan magnifique de gratitude vers la nation amie.

George V, dignement et volontairement confiné dans son rôle de souverain constitutionnel, n'a pas voulu jouer un rôle personnel dans le grand drame qui s'est déroulé depuis août 1914. Mais l'accueil enthousiaste que lui a fait sa capitale au jour de l'armistice a bien prouvé qu'il avait su, durant toute l'action, sans tapage et sans gloriole, incarner l'âme de son vaste empire. C'est bien le moins qu'il recueille aujourd'hui les marques de la reconnaissance des Français pour l'effort magnifique de son pays dans la guerre qui nous était imposée.

Sur cet effort, on ne saurait trop insister. Il faut se rappeler les événements de juillet-août 1914 pour comprendre surtout l'effort moral qui a amené la Grande-Bretagne au point où nous la trouvons au jour de la victoire.

Le 2 août 1914, un Anglais, rencontré par hasard dans les rues de Paris, disait à M. André Lebon :

"Je vois par mes propres yeux que vous avez l'instinct militaire dans le sang ; nous ne l'avons à aucun degré, nous autres Anglais ; nous sommes un peuple de commerçants et d'industriels, nous n'aimons

pas la guerre ; nous ne comprenons pas qu'on fasse la guerre ; nous ne sommes jamais prêts à la faire. Aussi quand nous sommes obligés de nous y résigner, cela commence toujours mal ; mais cela finit toujours bien, parce que nous ne lâchons jamais."

Les Anglais n'ont pas lâché. Mais les paroles de cet Anglais sont d'une exactitude caractéristique. L'Angleterre n'était aucunement prête pour la guerre, et si elle a marché, c'est au nom de son honneur national, au nom de la signature qu'elle avait apposée sur les engagements souscrits, au nom des obligations contractées. Le jour où les barbares ont, contre tous les traités, mis le pied sur le sol de la Belgique, l'Angleterre a dit : "Je suis là !"

La seule armée dont disposait la Grande-Bretagne comptait alors 160,000 hommes, et ces hommes étaient des volontaires, entrés au service comme dans une carrière de tout repos assurant la matérielle sans risques et sans grand labeur.

Lorsqu'il s'agit de combattre pour le droit et pour la justice, 100,000 hommes se levèrent en quinze jours. La première année de guerre n'était pas écoulée, que ces volontaires devenaient 2 millions. Ils étaient 5 millions en mai 1916. Ce n'était pas encore assez pour résister à la horde des barbares. Le gouvernement anglais faisait alors voter le service obligatoire ; c'était le renversement de tous les préjugés anglais, c'était le retournement de toute la mentalité anglaise. A l'heure actuelle, plus de 7 millions et demi d'Anglais, sont sous les armes. Les Dominions, les colonies ont apporté dans cet ensemble un contingent qui n'est pas négligeable.

Et cette année, il a fallu l'armer, l'équiper, la dresser à la guerre, à une guerre comme il ne s'en était jamais vu, et dont les méthodes s'avéraient comme toutes nouvelles et changeantes. L'Angleterre a dû tout improviser, tout créer ; usines, matériel, ouvriers et ouvrières.

Nos mines tombées entre les mains de l'ennemi, nous n'aurions pu, nous, faire marcher nos usines de guerre, sans l'appoint du charbon anglais. Est-ce que les mineurs anglais qui l'extrayaient pour nous des entrailles de la terre anglaise n'étaient pas aussi des soldats ?

La grande flotte britannique comptait 146,000 hommes ; ils sont devenus 450,000 tandis qu'un million d'ouvriers travaillaient dans les arsenaux de l'Amirauté pour faire passer le tonnage de la marine de guerre de 2 millions et demi de tonnes à 8 millions.

Cette marine en dehors de sa brillante victoire du Jutland, de ses héroïques embouteillages d'Ostende et de Zeebrugge, c'est à elle que nous devons, de concert avec la nôtre, d'avoir pu être ravitaillés au point de ne manquer de rien, tandis que nos ennemis devaient vivre sur leur propre production seule. Elle a eu raison de la traîtresse guerre sous-marine et permis à l'Amérique de nous amener les hommes et les munitions indispensables à notre défense.

Elle a, presque sans perte, fait traverser la Manche à des millions et des millions de combattants, elle a transporté dans nos ports 2 millions de chevaux, 25 millions de tonnes d'explosifs et de munitions, 100 millions de tonnes de combustible, 130 millions de tonnes de ravitaillement alimentaire.

L'aviation anglaise s'est presque centuplée en quatre ans : elle disposait de 130 avions, elle a peuplé les airs de 10,000 appareils dont les exploits ont été récemment dénombrés.

Et nous ne parlons que pour mémoire de l'effort financier de l'Angleterre, qui a vu passer sa dette nationale de 16 à 200 milliards !

Tout cet effort ne se sera pas produit en pure perte si la constatation de cette puissance combative de la pacifique Angleterre empêche dans l'avenir l'impérialisme allemand, démocratisé ou non, de relever la tête et de troubler la paix du monde, dans cinq, dans dix ans, comme il nous en menace aujourd'hui, ni même dans cinquante ans.

Mais, pour cela, il faut que l'amitié scellée par l'estime réciproque dans le sang versé sur les champs de bataille se perpétue et se manifeste dans les œuvres de paix. Les Anglais, qui ont été les témoins des dévastations inutiles et barbares perpétrées sur notre sol, seront avec nous lorsque nous revendiquerons les compensations légitimes et primordiales. Il est nécessaire qu'une confiance sans arrière-pensée règne dans les rapports plus intimes qui s'établiront entre nos deux nations. Cela sera.

Saluons donc de tout cœur le représentant de la Grande-Bretagne qui combattit si vaillamment à nos

côtés, et acclamons de toutes nos forces nos amis anglais. Crions-leur : Nous sommes alliés, soyons frères !

R. L. C.

La Croix

VIVE L'ANGLETERRE !

De quel cœur ces deux cris seront poussés aujourd'hui par les Parisiennes et les Parisiens ! L'alliance franco-anglaise est devenue, au feu de la guerre, un solide et durable alliage, une fusion complète de sentiments et d'intérêts. Nous nous aimons les uns les autres, et nous savons qu'il importe de nous aimer. Nous nous aimons pour nos qualités si différentes que l'engrenage en fut victorieux et nous nous aimons contre l'Allemagne. Nous nous aimons aussi de nous être longtemps méconnus. Nous nous aimons par l'honneur en commun du sacrifice de tous nos héros. Nous nous aimons au nom des vivants et de l'avenir. Nous nous aimons au nom des morts. De l'union si complète de nos deux nations, celle de Shakespeare et celle de Corneille, celle de Newton et de Darwin et celle de Descartes et de Claude Bernard, celle de Sydenham et celle de Charcot, doivent sortir de grandes choses aussi grandes que celles de la guerre, d'un type différent. Il n'y a plus de Manche entre nous que géographiquement. Et, par l'Angleterre, c'est l'empire britannique—ô Kipling!—qui s'assied à la table de notre amitié et partage avec nous le pain et le vin, sans crainte désormais d'aucune restriction.

Ils sont venus, ces jours qu'appelait avec ferveur George Meredith, votre premier analyste, ô frères anglais, dans sa douce petite maison de Box Hill, quand il embrassait Alphonse Daudet en lui disant : "Nos deux peuples s'embrasseront un jour ainsi". Ils sont venus dans le sang et les larmes, au milieu du plus terrible fracas guerrier dont ait jamais retenti l'univers. Mais ils sont venus. Ensemble, Britanniques et Français ont délivré le sol de la France. Ensemble, Français et Britanniques ont écrasé les armées allemandes, dont les chefs orgueilleux, mais moins habiles, ont plié devant les chefs alliés. Ensemble, ceux de Londres et ceux de Paris ont reçu les messages de haine et de mort qui leur tombaient des gothas ennemis. Femmes et enfants de France et d'Angleterre ont subi les mêmes menaces et connu les mêmes maux. Il faut que la mémoire de ces faits reste éternellement gravée dans les âmes. Le Hun, le Barbare est toujours là, bridé seulement, dans sa soif de carnage, par la force armée d'un armistice qui est venu huit jours trop tôt. Huit jours de plus, en effet, et huit cent cinquante mille Allemands étaient réduits en bouillie, ou faits prisonniers, et la puissance militaire allemande s'effondrait sur terre, comme elle a disparu sur mer. Puisse la leçon servir ! Puisse les débats d'une paix destinée à venger les morts et à payer ce qui est dû, en garantissant, pour un long délai, l'univers, échapper à des nuées spécu-

latives et métaphysiques qui se résoudraient demain en pluie de sang. Le réalisme anglais est de bonne trempe ainsi que le bon sens français. Il faudra résister au décevant prestige des mots et aux chimères où le terme de "société" s'acole prématurément à celui de "nations", comme si aucune société était possible avec ces brigands enragés d'Allemands. La société des précautions de toute sorte, politiques et militaires, la société de haute surveillance et de méfiance inébranlables, voilà ce que nous devons, vous et nous, envisager, ô Britanniques! Il ne faut pas que les fils de ceux qui ont disparu dans l'affreuse tourmente disparaissent à leur tour dans dix, quinze, vingt ans, de la même façon, par la faute de l'idéologie la mieux intentionnée du monde. Il faut couper au Moloch germain ses pieds de plomb et ses poignets d'acier, arracher ses crocs et monter la garde, la garde au Rhin, la garde sur les flots, la garde aux colonies, où repaîtraient demain le commis voyageur, avec son casque à pointe dans un carton à chapeau et sa mitrailleuse provisoirement bourrée de chocolat.

La fonction de l'Allemagne ici-bas est de tuer pour dominer. La fonction de l'Angleterre et de la France doit être d'empêcher l'Allemagne de tuer et de dominer. Nous allons avoir pas mal à faire.

Il importera aussi de mettre à la raison, en Angleterre comme en France, les créatures de l'Allemagne qui ne cherchaient et ne chercheront qu'à brouiller les cartes, à indisposer les Anglais contre les Français et les Français contre les Anglais. Il importera de mettre en prison tous les Caillaux que la démocratie allemande suscitera et subventionnera, comme les suscitait et subventionnait l'empire allemand. Une bonne et solide police franco-britannique serait quelque chose de bien souhaitable. Pendant un an, le journal allemand de Caillaux, le *Bonnet Rouge*, a pu, par la vile plume d'un nommé Longuet, député, petit-fils de Karl Marx, combattre la conscription anglaise! Pendant deux ans, le même *Bonnet Rouge*, sous l'impulsion conjointe de Caillaux, de son valet Malvy, ministre de l'intérieur, et avec l'assentiment financier d'un polisson bavard du nom de Viviani, président du conseil puis garde des sceaux, le *Bonnet Rouge* a pu mener campagne immonde contre l'Angleterre, ses journalistes, ses hommes d'Etat, notamment contre lord Northcliffe, jugé dangereux pour l'hégémonie allemande. Si Clémenceau n'était pas venu, si Bouchardon n'avait pas été là, ces excitations quotidiennes auraient fini par donner des fruits empoisonnés. Je n'insiste pas sur les conditions abominables, et qui seront connues un jour, dans lesquelles Painlevé, ministre de la guerre par la volonté de Caillaux—voir réquisitoire Lescouvé—mentit effrontément au conseil des Alliés et interrompit, le 29 avril 1917 une offensive, déjà victorieuse, qu'il avait formellement promis de laisser poursuivre. Ce qui n'empêcha pas l'Angleterre de mettre magnanimement ses armées à la disposition complète du généralissime Foch, le jour où un véritable

ministre de la guerre succéda au fantoche malfaisant poussé sur le fumier de la trahison.

La victoire a balayé ces infamies, qui l'avaient si gravement compromise. Elle ne saurait absoudre les criminels, ni les dociles instruments des criminels. Elle ne saurait abolir le souvenir des morts en surcroît. Le châtement n'est pas moins nécessaire pour Caillaux et Painlevé que pour Guillaume II. Si nous voulons que le bonheur dure, il faut qu'il nous trouve inflexibles. Ni mollesse envers les Allemands, ni mollesse envers les agents des Allemands. A ce prix, nous sauverons ensemble, Français et Anglais, la mise des deux générations prochaines. La fausse pitié est plus cruelle que la cruauté, parce qu'elle prépare d'autres cruautés, d'autres massacres. Cette guerre ne nous en épargnera d'autres que si elle est liquidée à fond.

Vive l'Angleterre!

Vive le roi George!

LEON DAUDET

L'Action Française

LA SEMAINE LITURGIQUE

Semaine du 22 décembre

Dimanche, 22 décembre.—Quatrième dimanche de l'Avent.

De celle-ci aussi il faudrait dire qu'elle est la grande semaine: la semaine de Noël! La semaine du salut, la semaine de Dieu avec nous, de Dieu devenu l'un de nous. La semaine de la délivrance et de la joie incomparable.

Et les paroles de l'introit du dernier dimanche de l'Avent expriment cette union, cette coopération du ciel et de la terre que nous attendons et qui sera notre salut.

Cieux, répandez la rosée, et que les nuées fassent pleuvoir le Juste: que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur. Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie l'ouvrage de ses mains.

La prière de la collecte exprime le même appel pressant pour hâter la venue du Sauveur.

Manifestez, Seigneur, votre puissance, et venez; secourez-nous par votre grande force, afin que par le secours de votre grâce, votre indulgente miséricorde daigne accélérer le remède dont nos péchés nous rendent indignes; vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Amen.

La grande antienne de Vêpres est aujourd'hui la suivante:

O Roi des nations, objet de leurs désirs! Pierre angulaire qui réunissez en vous les deux peuples! venez et sauvez l'homme que vous avez formé du limon de la terre.

Des nations aussi il faut dire ce que saint Augustin a dit du cœur de l'homme: Dieu les a faites pour lui et elles ne connaissent ni paix ni repos jusqu'à ce qu'elles se reposent dans l'observation de sa loi. Là seulement elles trouvent la stabilité dans l'ordre, dans la justice et dans la charité. Hors de là tout n'est qu'expédient, illusion, cataclismes. O Roi des nations, faites-leur la grâce de régner sur elles, de les soumettre à votre sceptre; faites-leur comprendre que vous seul êtes la pierre inébranlable, où peut s'asseoir solide leur prospérité et leur sécurité.

Lundi, 23 décembre.—Office de la férie.

L'Eglise insiste encore davantage aujourd'hui dans son appel au Messie sur sa qualité, sa fonction de Sauveur des nations.

O Emmanuel (Dieu avec nous)! notre Roi et notre Législateur! l'attente des nations et leur sauveur! venez nous sauver, Seigneur, notre Dieu!

L'erreur fatale pour beaucoup de chrétiens, citoyens ou peuples, est de croire que ces appels de l'Eglise, inspirés par le Saint-Esprit, ont cessé d'être vrais ou ne sont plus qu'un souvenir du passé traduit en termes poétiques. Beaucoup de chrétiens sont persuadés que le Christ n'est plus nécessairement le Roi et le Législateur des nations, que celles-ci peuvent se passer de lui.

Une terrible expérience vient de montrer au monde que les nations ne se révoltent pas impunément contre leur roi et leur législateur. Il faut revenir à lui et lui promettre de nouveau soumission et obéissance. C'est une condition même de la vie.

Mardi, 24 décembre.—Vigile de la Nativité de Notre Seigneur.

Avant de dire un mot de la messe de cette vigile qui est du rite de première classe, signalons avec Dom Guéranger la leçon si solennelle du martyrologe de ce jour annonçant la venue prochaine du Messie.

“A l'Office de Prime, dans les Chapitres et les Monastères, on fait en ce jour l'annonce solennelle de la fête de Noël, avec une pompe extraordinaire. Le Lecteur, qui est souvent une des dignités du Chœur, chante sur un ton plein de magnificence la Leçon suivante du Martyrologe, que les assistants écoutent debout, jusqu'à l'endroit où la voix du Lecteur fait retentir le nom de Bethléhem. A ce nom, tout le monde se prosterne, jusqu'à ce que la grande nouvelle ait été totalement annoncée.

LE HUIT DES CALENDES DE JANVIER

L'an de la création du monde, quand Dieu au commencement créa le ciel et la terre, cinq mille cent quatre-vingt-dix-neuf; du déluge, l'an deux mille neuf cent cinquante-sept; de la naissance d'Abraham, l'an deux mille quinze; de Moïse et de la sortie du peuple d'Israël de l'Egypte, l'an mille cinq cent dix; de l'onction du

roi David, l'an mille trente-deux; en la soixante-cinquième Semaine, selon la prophétie de Daniel; en la cent quatre-vingt-quatorzième Olympiade; de la fondation de Rome, l'an sept cent cinquante-deux; d'Octavien Auguste, l'an quarante-deuxième; tout l'univers étant en paix; au sixième âge du monde: Jésus-Christ, Dieu éternel et Fils du Père éternel, voulant consacrer ce monde par son très miséricordieux Avènement, ayant été conçu du Saint-Esprit, et neuf mois s'étant écoulés depuis la conception, naît, fait homme de la Vierge Marie, en Bethléhem de Judée: LA NATIVITE DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST SELON LA CHAIR!

“Ainsi toutes les générations ont comparu successivement devant nous. Interrogées si elles auraient vu passer Celui que nous attendons, elles se sont tues, jusqu'à ce que le nom de Marie s'étant d'abord fait entendre, la Nativité de Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, a été proclamée. “Une voix d'allégresse a retenti sur notre terre, dit à ce sujet saint Bernard dans son premier Sermon sur la Vigile “de Noël; une voix de triomphe et de salut sous les “tentés des pécheurs. Nous venons d'entendre une “parole bonne, une parole de consolation, un discours “plein de charmes, digne d'être recueilli avec le plus “grand empressement. Montagnes, faites retentir “la louange; battez des mains, arbres des forêts, “devant la face du Seigneur; car le voici qui vient. “Cieux, écoutez; terre, prête l'oreille; créatures, “soyez dans l'étonnement et la louange; mais toi “surtout, ô homme! JESUS-CHRIST, FILS DE DIEU, “NAIT EN BETHLEHEM DE JUDEE! Quel cœur, fut-il “de pierre, quelle âme ne se fond pas à cette parole? “Quelle plus douce nouvelle? quel plus délectable “avertissement? qu'entendit-on jamais de semblable? “quel don pareil le monde a-t-il jamais reçu? JESUS-“CHRIST, FILS DE DIEU, NAIT EN BETHLEHEM DE “JUDEE! O parole brève qui nous annonce le Verbe “dans son abaissement! mais de quelle suavité n'est-“elle pas remplie! Le charme d'une si mielleuse “douceur nous porte à chercher des développements “à cette parole; mais les termes manquent. Telle “est, en effet, la grâce de ce discours, que si j'essaie “d'en changer un iota, j'en affaiblis la saveur: JESUS-“CHRIST, FILS DE DIEU, NAIT EN BETHLEHEM DE “JUDEE!”

L'introit de la messe est la consolante parole suivante:

Sachez aujourd'hui que le Seigneur va venir et il nous sauvera; et dès le matin vous verrez sa gloire. La terre est au Seigneur, et tout ce qu'elle renferme; l'univers et tous ceux qui l'habitent.

Et voici la collecte:

O Dieu! qui nous comblez de joie tous les ans, par l'attente de notre Rédemption; faites que, comme nous recevons avec allégresse votre Fils unique notre Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il vient nous racheter, nous puissions pareillement le contempler avec assurance lorsqu'il viendra

nous juger: Lui qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles. Amen.

Mercredi, 25 décembre.—Noël. Nativité de notre Seigneur.

Le jour le plus joyeux de toute l'année. Pâques est peut-être plus glorieux. Noël est plus touchant, plus ravissant; il parle plus profondément au cœur, à toute l'âme. La joie qu'il fait naître est plus douce et plus intime. Laisant chacun à la joie de sa piété, donnons simplement un bref commentaire sur les trois messes de ce jour.

LES TROIS MESSES DE NOËL

L'usage de célébrer trois messes dans la belle et touchante solennité de Noël remonterait, d'après Durand de Mende, au pontificat de saint Téséphore, c'est-à-dire au second siècle de l'ère chrétienne (139-150). Chacune de ces trois fonctions sacrées a sa signification particulière, très instructive et pleine d'intérêt.

I.—LA MESSE DE MINUIT. Cette messe, la seule qui soit marquée dans la liturgie pour une heure semblable, rappelle à notre souvenir la Naissance temporelle de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem. Le Sauveur, en effet, "votre Verbe tout-puissant, ô mon Dieu, descendit de sa royale demeure du ciel lorsque le monde entier était enseveli dans le silence et que la nuit était au milieu de sa course".

A Rome, pendant bien des siècles, le Pape lui-même a officié solennellement à minuit dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure, splendide et radieuse église qui a l'honneur de posséder, avec le portrait de Marie peint par saint Luc, l'insigne relique de la Crèche du Sauveur.

Les morceaux liturgiques dont se compose la messe de minuit sont ravissants. L'entrée de Jésus en ce monde est saluée par ces paroles de l'*Introït* que l'Eglise met sur les lèvres du divin Enfant.

"Le Seigneur m'a dit: Vous êtes mon fils; je vous ai engendré aujourd'hui.

"Ps. Pourquoi les nations ont-elles frêmi? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots? Gloire au Père..."

Quel contraste! Les nations en fureur devant le berceau d'un enfant!... Cet enfant qui est Dieu les domptera, et elles porteront son joug.

Avec quelle joie on entend retentir le cantique des Anges à ce moment béni! Vraiment, on se croirait dans les plaines de Bethléem avec les heureux bergers qui furent les premiers charmés de cette mélodie céleste.

La *Collecte* est pleine de suavité. Nous demandons au Dieu "qui a illuminé cette nuit sacrée des splendeurs de Celui qui est la vraie lumière, de nous faire jouir au ciel des délices dont il est la source". Dans l'*Épître*, saint Paul annonce à Tite, son disciple, "la manifestation de la grâce de Dieu, notre Sauveur

venant nous apprendre à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, et à vivre en ce monde avec tempérance, justice et piété, en attendant la béatitude que nous espérons et l'avènement du grand Dieu notre Sauveur..." L'*Évangile*, dans un récit à la fois simple et profondément touchant, rappelle le dénombrement de l'univers ordonné par l'empereur Auguste, le voyage de Marie et de Joseph de Nazareth à Bethléem, la dureté des habitants de cette dernière ville à leur égard, la naissance de Jésus, le tendre empressement de sa mère à l'envelopper de langes et à le coucher dans une crèche, l'apparition de l'Ange aux bergers, l'annonce de l'heureuse nouvelle, l'invitation à se rendre auprès du Sauveur et le chant de l'armée céleste en l'honneur du Dieu nouveau-né.

Dans l'*Offertoire*, l'Eglise fait éclater ses transports d'allégresse à la gloire du Dieu de la crèche qui ne tardera pas à descendre sur l'autel:

"Que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille devant la face du Seigneur: car il est venu."

La *Secrète* exprime le vœu que "nous soyons trouvés semblables à Celui en qui notre substance humaine est unie à la divinité". La *Communion* chante la gloire de l'éternelle génération du Verbe divin, et, dans la *Post-communion*, l'Eglise demande que "nous méritions, par une vie sainte, d'entrer en union parfaite avec Jésus-Christ".

II.—LA MESSE DE L'AUREOLE. Le cortège pontifical se rendait ensuite à l'église de Sainte-Anastasie, où le Pape célébrait la messe de l'aurore. La sainte veuve dont cette église portait le titre, après s'être consacrée au service des chrétiens, souffrit le martyre sous l'empereur Dioclétien, le jour même de la Nativité du Seigneur. Aussi l'Eglise a-t-elle tenu à unir son nom à la grande solennité, en incrustant, pour ainsi dire, sa mémoire dans la messe de l'aurore. Léon XII est le dernier Pape qui ait officié, le jour de Noël, à Sainte-Anastasie.

Cette seconde messe de Noël est destinée à célébrer la Naissance de Jésus dans le cœur des chrétiens fidèles, représentés auprès de la crèche par les bergers.

Signalons seulement trois passages: l'*Introït* d'abord:

"La lumière brillera aujourd'hui sur nous: car le Seigneur nous est né, et il sera appelé l'Admirable, Dieu, le Prince de la paix, le Père du siècle futur.

"Ps. Le Seigneur règne; il s'est revêtu de beauté: le Seigneur s'est revêtu de force et il s'est armé. Gloire au Père..."

Puis l'*Évangile*: très intéressant dialogue entre les bergers: "Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé..." Ils s'y rendent, en effet, connaissent la vérité, et s'en retournant louant et publiant ce qu'ils ont vu.

Enfin la *Communion*:

"Réjouis-toi, fille de Sion; chante des cantiques, fille de Jérusalem: Voici ton Roi qui vient à toi, le Saint et le Sauveur du monde."

III.—LA MESSE DU JOUR. Elle se célébrait, avec toute la majesté des offices pontificaux, dans la Basilique de Saint-Pierre. Le mystère que l'Eglise y honore est la Naissance éternelle du Fils de Dieu au sein de son Père.

Plein de grâce est l'*Introït*:

“Un enfant nous est né, et un Fils nous a été donné: il porte, sur son épaule, le signe de sa principauté, et il sera appelé l'Ange du grand conseil.

“Ps. Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a opéré des merveilles. Gloire au Père...”

Obtenir que la *nouvelle* naissance du Fils de Dieu nous délivre de l'*antique* servitude du péché, tel est l'objet de la prière exprimée dans la *Collecte*.

Quel magnifique début que celui de l'*Epître*! Saint Paul s'adresse aux Hébreux, ses anciens frères, et relève à leurs yeux l'éternelle Naissance du Verbe, engendré par le Père dans ce jour sans aurore et sans déclin, qui est l'éternité. Ce Fils unique est venu parmi nous. De là ce cri de joie contenu dans le *Graduel*:

“Un jour de sainteté a lui sur nous; venez, nations, et adorez le Seigneur, car aujourd'hui une grande lumière est descendue sur la terre. Alleluia.”

L'*Evangile* que le prêtre lit tous les jours à la fin de la messe, tel est celui que l'Eglise a placé à la messe la plus solennelle de Noël. Saint Jean y plane comme l'aigle et y retrace de la façon la plus majestueuse la divine filiation de Jésus-Christ. “Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous...” Mais il faut lire en entier cette page sublime.

A quel monarque autre que l'Enfant-Dieu pourrait-on dire ce que chante l'Eglise dans l'*Offertoire* ?

“Les cieus et la terre sont à vous; vous avez établi l'univers et tout ce qu'il renferme; la justice et l'équité sont les bases de votre trône.

Dans la prière qui sert de conclusion au saint sacrifice, nous demandons à Dieu que “le Sauveur du monde, qui en naissant aujourd'hui nous fait participants d'une génération divine, nous accorde aussi l'immortalité”.

Le meilleur moyen de profiter des grâces attachées aux messes de Noël, c'est d'aller à l'église comme on serait allé, sur l'invitation des Anges, à la grotte de Bethléem adorer le Dieu nouveau-né. Sur l'autel, JÉSUS reçoit, pour ainsi dire, une nouvelle naissance. Heureux le chrétien qui peut lui offrir dans son cœur une demeure plus digne et plus agréable que la crèche.

CHAN. BOULOUMOY.

*Jeu*di, 26 décembre.—Saint Etienne, premier martyr.

Après la Bienheureuse Vierge Marie et saint Joseph, ce sont les martyrs qui reçoivent la première part des hommages de l'Eglise dans son culte officiel et public. Et saint Etienne, diacre de Jérusalem, est le premier martyr qui versa délibérément son

sang pour rendre témoignage à sa foi en Jésus-Christ.

Aucune louange ne convient mieux au premier martyr et ne peut le glorifier mieux que la si belle page du livre sacré des Actes racontant ses luttes et sa mort.

“En ces jours-là, Etienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple. Or, quelques-uns de la synagogue qui est appelée des Affranchis, et de celle des Cyrénéens, des Alexandrins, des gens de la Cilicie et de l'Asie, s'élevèrent contre Etienne, et disputèrent avec lui; et ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui. Ayant entendu son discours, leurs cœurs furent déchirés par la rage, et ils grinçaient des dents contre lui. Mais Etienne étant rempli du Saint-Esprit, et levant les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus se tenant debout à la droite du Dieu tout-puissant, et il dit: “Je vois les cieus ouverts, et le Fils de l'Homme debout à la droite du Dieu tout-puissant”. Mais ils poussèrent tous de grands cris, et se bouchant les oreilles, ils se jetèrent tous ensemble sur lui. Et l'ayant entraîné hors de la ville, ils le lapidaient. Et les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Et ils lapidèrent Etienne, qui priait et disait: “Seigneur Jésus, recevez mon esprit”. S'étant mis à genoux, il cria d'une voix haute et dit: “Seigneur, ne leur imputez pas ce péché”. Et ayant dit cela, il s'endormit dans le Seigneur.”

Des milliers et des milliers de chrétiens ont depuis lors donné ainsi leur vie en témoignage de leur foi et se sont endormis dans le Seigneur. Le martyr a été pendant trois siècles le lot pour ainsi dire ordinaire des premiers chrétiens, et pas un siècle ne s'est écoulé depuis sans que l'Eglise n'ait offert à Dieu le sang et la vie de quelques-uns de ses martyrs. Il y a eu des martyrs en bon nombre au siècle dernier; il y en a et il y en aura dans notre siècle. C'est ainsi que les peuples chrétiens rachètent leurs fautes en s'unissant plus effectivement au sacrifice de celui qui n'a pris un corps que pour pouvoir souffrir, et qui est né dans une étable pour mourir sur la croix.

*Vend*redi, 27 décembre.—Saint Jean, Apôtre et Evangéliste.

Ami vierge de Jésus, parent de Marie, Apôtre, Evangéliste, martyr et prophète, premier fils adoptif et soutien de la Mère de Dieu, saint Jean réunit tous les mérites et toutes les gloires. Privilégié entre les Apôtres, il est aussi privilégié entre les Evangélistes et même entre les martyrs. Son évangile est le plus sublime, celui qui rend le plus fort témoignage à la divinité de Jésus.

Souvenons-nous de la promptitude avec laquelle il répondit à l'appel de Jésus, de la part que le divin Maître lui donna dans les circonstances les plus solennelles de sa vie: sur le Thabor, dans la dernière Cène, au jardin des Olives. C'est saint Jean qui fut le plus courageux et le plus fidèle des Apôtres pendant la

Passion de Notre Seigneur; lui seul avec Marie et les saintes femmes le suivit jusqu'au Calvaire. L'un des premiers à connaître la résurrection, il fut le compagnon de saint Pierre au tombeau de Jésus ressuscité et il fut aussi le compagnon de Pierre pour opérer la guérison du paralytique à la porte du Temple, au nom de Jésus de Nazareth. L'un des premiers à prêcher l'Évangile avec Pierre, il fut aussi le premier à souffrir avec lui pour rendre témoignage à Jésus. Le dernier survivant des Apôtres, sa vieillesse comme sa vie toute entière inspira toujours aux fidèles une particulière et plus affectueuse vénération, par la chasteté de sa vie, par la pureté de sa doctrine, par la fidélité de son amour pour Jésus et pour Marie.

Samedi, 28 décembre.—Fête des Saints Innocents, martyrs.

Les Saints Innocents sont la fleur des martyrs qui entourent en l'embaumant le berceau de l'Enfant Dieu. Entendons le pieux salut et la touchante supplication que leur adresse Dom Guéranger:

“O fleurs des Martyrs! permettez que nous mettions en vous notre confiance, et que nous osions vous supplier, par la récompense gratuite qui vous a été octroyée, de n'oublier pas vos frères qui combattent au milieu des hasards de ce monde de péché. Ces palmes et ces couronnes, dans lesquelles se joue votre innocence, nous les désirons aussi. Nous travaillons rudement à nous les assurer, et souvent nous nous sentons au moment de les perdre pour jamais. Le Dieu qui vous a glorifiés est aussi notre fin; en lui

seul aussi nous trouverons le repos; priez afin que nous arrivions jusqu'à lui.

“Demandez pour nous la simplicité, l'enfance du cœur, cette naïve confiance en Dieu qui va jusqu'au bout dans l'accomplissement de ses volontés. Obtenez que nous supportions avec calme sa croix, quand il nous l'envoie; que nous ne désirions que son bon plaisir. Au milieu du sanglant tumulte qui vint rompre votre sommeil, votre bouche enfantine souriait aux bourreaux; vos mains semblaient se jouer avec ce glaive qui devait percer votre cœur; vous étiez gracieux en face de la mort. Obtenez que nous aussi, nous soyons doux envers la tribulation, quand le Seigneur nous l'envoie. Qu'elle soit pour nous un martyr par la tranquillité de notre courage, par l'union de notre volonté avec celle du Maître souverain, qui n'éprouve que pour récompenser. Que les instruments dont il se sert ne nous soient point odieux; que la charité ne s'éteigne point dans notre cœur; et que rien n'altère cette paix sans laquelle l'âme du chrétien ne saurait plaire à Dieu.

“Enfin, ô tendres agneaux immolés pour Jésus, vous qui le suivez partout où il va, parce que vous êtes purs, donnez-nous d'approcher de l'Agneau céleste qui vous conduit. Établissez-nous en Bethléhem avec vous; que nous ne sortions plus de ce séjour d'amour et d'innocence. Présentez-nous à Marie, votre Mère, plus tendre encore que Rachel; dites-lui que nous sommes ses enfants, que nous sommes vos frères; et comme elle a compati à vos douleurs d'un instant, qu'elle daigne avoir pitié de nos longues misères.”

L'abbé J.-A. D'AMOURS



ERNEST HELLO



PENDANT que le dix-neuvième siècle poursuivait ses conquêtes scientifiques, multipliant les ressources de sa vie intellectuelle et matérielle, sa vie spirituelle, secrète comme le fut celle de beaucoup d'autres siècles, était mystérieusement alimentée par les prières, les souffrances et les joies des âmes qui, parmi les splendeurs créées, percevaient le message de l'Incréé. Je crois me rappeler que Sainte-Beuve, à propos de Pascal, nous parle des âmes marquées de la griffe de l'archange; s'il n'avait été dit pour Pascal, ce mot pourrait être inventé pour Ernest Hello. Nul ne semble avoir reçu plus profondément, plus douloureusement et plus magnifiquement que lui, je ne sais quelle étrange et merveilleuse blessure. Il était dans le monde comme n'étant pas du monde. Il avait pour patrie l'infini. S'il regardait l'Océan, il songeait aux bornes de l'Océan; s'il regardait le soleil, il sentait ce qui manque à sa lumière, et il se mettait à rêver d'un soleil invisible dans la lumière duquel le visible soleil ne serait qu'une

tache d'ombre. Ou bien, il voulait arracher le secret aux soleils et aux océans, et il préludait à une de ses méditations les plus éperdues par cet autre rêve, d'un lyrisme éblouissant: “Si les soleils s'ouvraient comme des grenades mûres.”

Si les soleils s'ouvraient comme des grenades mûres, il sortirait de leur cœur toute une volée de rayons qui chanteraient à leur manière le secret profond des soleils, et quel serait le mot de ce secret, si ce n'est le nom ineffable, le nom de Dieu?

Mais Hello ne se comporte pas à la façon de tous les hommes. Eux, ils se laisseraient éblouir par les soleils, et ils fouleraient aux pieds la poussière. Hello, qui semble saisir les soleils à pleines mains, pour leur arracher le secret que leur lumière emprisonne, se gardera bien de fouler aux pieds la poussière; ce broyeur de soleils exaltera la poussière, car il sait que son secret est le même que celui des soleils, et, en chaque grain de poussière, il vénère, enclos dans l'humilité de ce

grain, le nom ineffable que le cœur irradiant des soleils est impuissant à contenir.

C'est pourquoi la plume qui traça cette supposition inouïe: "Si les soleils s'ouvraient comme des grenades mûres", put écrire l'*Hymne à la poussière*, qui est une des plus touchantes prières d'Hello, une de ces prières inédites que nous avons recueillies.

Peu lui importait, à cet éternel orant, que l'enveloppe du secret fût le globe d'un soleil, ou quelque grain de poussière; à vrai dire, il n'estimait pas que l'un valût plus que l'autre, en présence du secret divin, et ce qu'il cherchait, ce qu'il rêvait, ce à quoi il aspirait de tout son être, c'était une nouvelle manière d'épeler ce secret, une manière qui permit de le mieux deviner, de le mieux approfondir. "O poussière fidèle, sans pourriture et sans orgueil..."

Hello, qui songeait que "la mission de l'art est de dégager de tout objet l'inconnue de divinité qu'il renferme", pouvait s'attendrir sur chaque ustensile de travail et le magnifier, le glorifier dans la beauté du plan divin. Comme il exalte la poussière, il célèbre la "petite maison" où l'on peine, où l'on prie, la petite maison harmonieuse et paisible, ordonnée comme l'humble maison de Nazareth.

"Petit enfant de Nazareth qui vivez dans le silence, la paix et l'humilité... Donnez-moi le goût de la petite maison, et le soulagement qui vient de l'humilité... Donnez-moi Nazareth."

Il s'agit d'abord d'aimer une petite maison, parce qu'elle est humble, douce, modeste, harmonieuse dans son silence et dans son ordre. Peu à peu, nous comprenons que cette petite maison est devenue un sanctuaire. Une méditation perpétuelle y révèle la présence de Jésus, accompagné de Marie et de Joseph. Puis nous la rapprochons d'une autre petite maison que la langue italienne nous dit tour à tour être une "casa" et une "cella". Sainte Catherine de Sienne la possède, et elle nous déclare que c'est la "maison" ou la "cellule de la connaissance de soi-même". Sainte Catherine de Sienne y découvre le principe de toute humilité vraie, et la contemplation de cette splendeur qu'est la bonté de Dieu.

Hello veut donc s'appliquer à aimer les petites, les humbles choses, il les aimera comme il aimerait les petites, les humbles sources, pour le reflet de ciel qu'elles contiennent, mais, dans le monde créé, rien ne saurait désaltérer sa soif de l'Infini. Tout à l'heure, il disait: "Faites que j'aime les petites choses". Maintenant il aura des cris qui seront des hymnes et des élans qui seront des poèmes, vers les choses trop grandes pour être nommées par le langage humain.

Ses prières sont des poèmes qui semblent obéir à un rythme secret et magnifique, et ce n'est point les profaner que de les appeler des poèmes: les Psaumes sont à la fois, aussi des prières et des poèmes. Poèmes qui n'expriment pas l'amour humain et ne chantent pas la beauté créée, les prières d'Hello, par une sorte

de miracle, se mettent à parler l'ineffable; elles inventent des mots pour dire le néant et pour glorifier Celui qui Est; à travers l'âme humaine, elles poursuivent le néant jusqu'en ses retraites insoupçonnées; elles arpentent tous les promontoires de l'âme; elles montent à ses sommets les plus inaccessibles, pour y saluer, au delà des ténèbres, le jour de Celui qui Est, l'aurore de l'Eternité.

Dans le monde physique, l'œil de l'homme ne distingue ni les rayons de l'infra-rouge, ni ceux de l'ultra-violet. Tous les extrêmes échappent à l'homme. Il est, en toutes choses, le misérable héros de Pascal, entre deux éternités, entre deux infinis, qui lui demeurent insaisissables.

Parmi les rayons spirituels qui se jouent ici-bas, il existe un infra-rouge et un ultra-violet que la multitude des âmes ignore. L'âme d'Hello se montre surtout sensible à ces rayons inconnus; elle les discerne et se fait messagère de leur révélation.

Certes, il va sans dire qu'à proprement parler Hello n'est pas un théologien. Il a des cris trop éperdus pour que sa voix ne tremble pas quelquefois, pour que la parole ne bégaye jamais sur ses lèvres. Et peut-être n'a-t-il pas toujours eu le temps lui-même de passer chacun de ses mots au crible. Mais ce dont nous devons nous souvenir, c'est qu'il est et veut être, qu'il demeure avant tout, un fils soumis de l'Eglise, dont il accepte avec amour tous les enseignements et toutes les décisions.

* * *

Il appartient à la race de ceux dont Emerson disait que leur biographie est intérieure. Ernest Hello naquit le 4 novembre 1828. Il mourut le 14 juillet 1885. Son père était un magistrat, et lui-même faillit s'orienter vers le barreau, mais il recula, n'ayant le goût que d'une seule cause: celle de l'absolu, dans le monde épris de relativité. Le vieux manoir de Kéroman, près de Lorient, fut le cadre préféré de sa vie. Il y avait là, près de son âme, une âme également admirable, celle de Mme Ernest Hello, née Zoé Berthier, qui lui survécut vingt-quatre ans, et qui, pendant la vie d'Hello comme après sa mort, n'exista jamais que pour lui.

Je connais à Kéroman, au bout du vieux et sauvage jardin où l'Océan tout proche envoie des senteurs salines qui s'y mêlent au parfum des arbres, des herbes et des fleurs, une petite maison—petite et silencieuse comme celle de la prière—où songeait, méditait, travaillait Ernest Hello. Maintenant, elle porte une plaque de marbre, avec ces mots: *Cabinet de travail d'Ernest Hello*. Sous la fenêtre, une sorte de prairie verdoyante est transformée en golfe par certaines marées.

L'Océan n'est jamais bien éloigné de cette demeure, quand même il n'apparaît que comme une ligne sombre, barrant l'horizon. De cette fenêtre

s'envolaient vers le ciel visible, ailées et blessées, les prières d'Hello.

Depuis l'été dernier, l'admirable Mme Hello est allée le rejoindre dans ce cimetière de Lorient où les

tombes semblent regarder avec compassion les voiles blanches qui fuient vers l'Océan.

Leurs âmes sont réunies au rivage de l'éternité.

LUCIE FELIX-FAURE-GOYAU.

Chanteloup, mai 1910.

Au 16 décembre.

ROME

—La S. Congrégation Consistoriale a rendu un décret concernant les prêtres qui reviennent du service militaire. Ce décret a trait, notamment, à la situation irrégulière dans laquelle se trouvent tant de prêtres par l'effet de la guerre, et au devoir qui incombe aux Ordinaires de prendre et de donner des renseignements au sujet des prêtres et des séminaristes qui ont été pendant si longtemps hors de leurs diocèses respectifs. Les prêtres réguliers et séculiers mobilisés ont aussi le devoir de se présenter à leur Ordinaire et de fournir des lettres des aumôniers en chef. Les autres dispositions concernent et règlent le retour à la vie ecclésiastique des élèves des Séminaires, des novices et des convers des divers ordres religieux. Puissent les nations revenues à la paix rouvrir les yeux à la vérité et reconnaître dorénavant l'immunité personnelle ecclésiastique! Et puisse la paix être si bien rétablie dans l'ordre et la justice, que l'avenir ne nous réserve plus de pareilles guerres des nations et des peuples, arrachant les populations à leurs champs et à leurs foyers et les prêtres par milliers aux travaux déjà suffisamment accablants de leur ministère de paix!

—La S. Congrégation des Rites a procédé à l'introduction de la cause de béatification des serviteurs de Dieu Siméon Berneux, Vicaire Apostolique de la Corée, Paul Crau et leurs compagnons respectifs, martyrisés, ainsi qu'on l'affirme, en haine de la foi dans la Corée et la Cochinchine. A dix-huit et dix-neuf siècles de distance, l'Eglise du Christ continue de susciter des martyrs qui ne craignent pas d'attester de leur sang répandu la divine vertu de ses origines et sa divine foi...

—A Ottawa, S. Ex. Mgr Pietro di Maria officie à la cathédrale à un service funèbre pour le repos de l'âme de son prédécesseur, Mgr Stagni.

QUEBEC

—Touchantes cérémonies, hier dimanche, au "Foyer" des petits vendeurs de journaux, à l'ancien hôpital civique, où S. G. Mgr Roy dit la messe et où S. E. le Cardinal se rend bénir nos petits camelots si dignes d'intérêt. Le mérite d'avoir groupé ces pauvres enfants revient à un jeune prêtre, M. l'abbé Philippon. Ils n'étaient, pour commencer, que dix

LES FAITS DE LA SEMAINE

à le suivre à l'Académie Mallet, le dimanche, et hier, après une année d'efforts, ils étaient à l'inauguration solennelle de l'Oeuvre, au Palais, au delà de 80... Nul doute que le Qué-

bec charitable, au crédit duquel sont déjà tant d'initiatives bienfaisantes, s'intéressera vivement au "Foyer" de M. l'abbé Philippon et de ses camelots.

—La paroisse de Sillery fait hier aux nouveaux châtelains de Spencer Wood, sir Charles et lady Fitzpatrick, une cordiale réception. Après une adresse des marguilliers, lue en anglais par M. William Power et en français par M. le docteur Lavoie, on leur présente avec solennité le banc du Gouverneur.

—Fondation, dans notre diocèse, d'une nouvelle paroisse, sous le vocable de Saint-Jules. Elle sera formée de parties détachées des paroisses de Saint-Joseph, Saint-Frédéric, Beauceville et Saint-Victor. M. l'abbé Ovide Cliche en sera le premier curé.

—Mort de M. l'abbé Joseph-Emile Chamberland, curé à Saint-Thuribe de Portneuf depuis 1910.

—La date de la prochaine session provinciale est fixée. Les Chambres rouvriront le 21 janvier.

—Le Conseil a ratifié la décision du Comité des Finances, offrant d'accorder aux pompiers ainsi qu'aux agents de police une augmentation de salaires de \$3 par semaine du 1er décembre 1918 au 1er mai 1919, et de nommer une Commission pour reviser les salaires de tous les employés de la ville. Les membres de l'Union Nationale des Employés du Département du Feu ont décidé de ne pas se mettre en grève et d'accepter, sous certaines réserves, l'offre de la ville. Espérons que tout danger de grève disparaîtra et que cet imbroglio sera réglé sous peu à la satisfaction de tous les intéressés.

—Aux élections annuelles de notre très méritante Société du Parler Français, sont choisis les officiers et les directeurs suivants: Président d'honneur, Mgr François Pelletier, recteur de l'Université Laval; président, M. le docteur Arthur Vallée; vice-président, M. l'abbé Cyrille Gagnon; archiviste et trésorier, M. l'abbé Camille Roy; secrétaire, M. L.-P. Geoffrion; assistant-secrétaire, M. l'abbé Adolphe Garneau.

Directeurs: S. G. Mgr P.-E. Roy, Mgr C.-O. Gagnon, l'honorable M. Cyrille Delâge, M. le docteur P.-C. Dagneau, M. l'abbé Antonio Huot, M. Adjudant Rivard.

—Brillante inauguration par l'honorable M. Tho-

mas Chapais de sa troisième série de leçons d'histoire du Canada, à l'Université Laval. Notre éminent historien parle de la situation bas-canadienne sous l'administration de sir Georges Prévost, de 1812 à 1816. Il nous fait assister comme *de visu* à la mise en procès d'*empeachment* du juge en chef Sewell par la Chambre populaire, et explique pourquoi et comment l'Assemblée devait perdre à Londres une bataille hasardeuse et mal engagée.

De côté et d'autre, on se presse pour entendre des conférences publiques. Au Loyola, M. Edouard Taschereau, un jeune avocat de talent doué d'une jolie plume, parle de l'*"aventurière politique"* que fut Madame de Staël.

—Le chef de police Marsan, de Lévis, est réinstallé, au sortir d'une reprise de l'enquête municipale amorcée il y a quelque temps.

CANADA

—Mort de Mgr Prosper Beaudry, vicaire général de Joliette. Mgr Beaudry était né à Saint-Paul de Joliette, le 3 juin 1838. Il fit ses études à Joliette et à Montréal, où il fut ordonné prêtre par Mgr Bourget le 29 décembre 1861. Il fut successivement curé à Saint-Alphonse de Berthier, aux Etats-Unis, à Saint-Liguori de Montcalm et à Joliette. Il était le frère de feu le R. P. Cyrille Beaudry, C.S.V., supérieur du Collège de Joliette, lequel a laissé un nom universellement vénéré.

—Mort de M. le chanoine J.-H. Lavoie, curé à Sainte-Cécile du Bic;—du R. P. Modeste Champoux, eudiste, ancien professeur à Caraquet et à Church-Point;—de M. l'abbé Joseph Messier, ancien curé à la cathédrale de Saint-Boniface;—de M. l'abbé J.-B. Riou, curé à Dollard, en Saskatchewan, et du R. P. Boulenc, O.M.I., missionnaire au Lac-La-Biche, en Alberta.

—M. l'abbé Fortunat Charron, supérieur du Séminaire de Rimouski, est nommé chanoine, en remplacement de feu le chanoine Lavoie.

—La grève qu'on redoutait tant à Montréal a éclaté jeudi, à midi, alors que 1,560 hommes, policiers, pompiers, vidangeurs et employés de l'aqueduc, ont quitté l'ouvrage. Ils demandaient un salaire respectif de \$1,200, \$1,300 et \$1,400, et le renvoi des chefs Tremblay, Mann et Bélanger. Par bonheur, cette grève a pris fin vendredi soir à 9 heures, les grévistes acceptant l'arbitrage, mais s'en tenant à leur refus d'accepter les trois chefs plus haut nommés. De malheureux désordres se sont produits dans la nuit de jeudi à vendredi, dirigés particulièrement contre les pompiers volontaires. Plusieurs stations ont été saccagées, avec un certain nombre d'établissements publics.

S. G. Mgr Bruchési et Sir Lomer Gouin ont mis leur haute situation au service de l'ordre, en vue d'amener la fin d'une grève qui ne pouvait durer sans

être cause des plus grands désastres. De son côté, le Conseil des Métiers et du Travail est aussi intervenu...

—La section québécoise du parti ouvrier canadien siégeant à Montréal, où 157 délégués disent représenter 16,000 travailleurs organisés, se prononce, à son tour, contre l'intervention canadienne en Sibérie et adresse des sympathies aux bolchéviks russes ainsi qu'aux révolutionnaires d'Allemagne. A noter que ce parti ouvrier canadien est un enfant du Congrès des Métiers et du Travail, né membre à membre dans diverses provinces. L'enfant va bien!... A noter encore que, parmi les agitateurs socialistes de l'Ouest, de l'Ontario et de Montréal présents à la Convention du Congrès à Québec cet automne, se trouvaient plusieurs des "camarades" qui ont fait à Montréal cette frasque à laquelle a dû faire un écho nécessaire la présente note.

—Toujours au nom du parti ouvrier, mais "*indépendant*", cette fois, une délégation féminine s'en va demander à Toronto le droit pour les femmes de siéger à la Législature. Que voulez-vous? Le premier pas—le droit de suffrage—a été fait...

—M. Henry Miles, président de la Leeming Limited Company, de Montréal, est choisi comme candidat libéral dans la division Saint-Laurent.

—Inauguration à Montréal du nouvel hôpital vétérinaire de l'Ecole de Médecine Comparée et de Science Vétérinaire, devant S. G. Mgr Bruchési et Sir Lomer Gouin, qui prononcent des discours.

—Mort de M. James McShane, ancien maire de Montréal;—de M. Camille de Martigny, avocat à Saint-Jérôme, associé légal de feu l'honorable Jean Prévost, contre lequel il fut candidat conservateur, en 1912; et du recorder Duffett, de Sherbrooke.

—Fin de la grève aux usines Booth, d'Ottawa. On s'accorde sur un rajustement des salaires.

—Afin de simplifier le rapatriement de nos braves soldats, la Milice va inaugurer dès les premiers jours de 1919 un nouveau système de licenciement. Les hommes signeront toutes les formules et recevront tous leurs papiers en Angleterre, avant de se rembarquer.

—S. E. le Cardinal Bégin et S. G. Mgr Bruchési recommandent instamment la campagne inaugurée en faveur des timbres d'épargnes de guerre.

—Le gouvernement fédéral décide l'érection d'un musée de guerre où seront conservés avec orgueil les trophées conquis par nos gars. Une commission composée de sir Edmund Walker, de Toronto, de M. Arthur Doughty, archiviste en chef, et du brigadier général Cruikshank, directeur de la division historique de l'état-major, est constituée qui déterminera le site de l'édifice et verra à la distribution de certains trophées aux provinces et aux municipalités.

—M. Arthur Amos, chef du Service hydraulique de la province de Québec et membre de la Commission des Eaux courantes, est nommé représentant de notre

province dans la Commission fédérale pour le développement des pouvoirs d'eau canadiens, autrement dit, le *Dominion Power Board*.

—Démission du ministre de l'Agriculture en Saskatchewan, M. Motherwell. Le ci-devant ministre paraît mécontent de la tournure qu'a prise, à la Conférence interprovinciale à Ottawa, la question des terres de l'Ouest...

—La section de Montréal de l'Association du Notariat canadien se prononce contre le projet d'unification des lois d'une province à l'autre, attribué à l'Association du Barreau canadien.

ETATS-UNIS

—On annonce la conversion au catholicisme du révérend Andrew Chapman, pasteur épiscopalien à Cleveland, Ohio. M. Chapman est natif de Boston. Il était ministre depuis 1909. Il s'est retiré, à son abjuration, à la maison-mère de la "*Society of the Atonement*", à Greymoor, N.-Y.

—A une réunion récente d'archevêques, d'évêques et de laïques présidée par S. E. le Cardinal Gibbons et tenue à l'Université Catholique des Etats-Unis, il a été finalement décidé d'ériger à Washington, en l'honneur de Marie Immaculée, un sanctuaire national. au coût d'au moins \$1,000,000. Ce temple sera élevé pour commémorer aussi la victoire des armes américaines et le jubilé d'or d'épiscopat du doyen des cardinaux d'Amérique. Il y a déjà plusieurs années qu'on en médite l'érection. Pie X avait béni le projet. S. E. le Cardinal Gibbons a adressé un nouvel appel aux catholiques américains. L'édifice sacré sera construit en marbre.

—Après la France et l'Angleterre, l'Italie rend hommage à S. E. le Cardinal Gibbons. Le roi Victor Emmanuel nomme Grand Chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie le vénérable Cardinal-Archevêque de Baltimore.

—Récemment, toute une congrégation de schismatiques russes—en tout 150 familles—s'est convertie au catholicisme sous la conduite de son pasteur, à Monongahéla, en Pensylvanie.

—Une foule de 25,000 Irlandais réunie à New-York adopte une résolution, qu'elle transmet à M. Wilson, par un message à bord du *George Washington*, demandant pour l'Irlande la liberté politique. S. E. le Cardinal O'Connell, de Boston, lequel préside conjointement avec le gouverneur Whitman, appuie d'un discours ce vœu de l'assemblée. Le Comité des Relations étrangères de la Chambre a pris connaissance des pétitions qui lui ont été référées touchant la question irlandaise. On attend sa décision. Un membre, M. Fox, de New-Haven, a élevé cette objection toute naturelle: "*Les Etats-Unis n'ont pas le droit de demander à l'Angleterre de donner l'indépendance à l'Irlande, tant qu'ils n'auront pas agi de même envers les Philippines, Porto-Rico et Hawaï*".

—Un projet de loi est soumis au Congrès de Washington, pour autoriser la continuation d'avances financières aux pays alliés, dans le but de leur faciliter la restauration de leurs territoires dévastés: des premiers dix milliards autorisés d'abord, il ne reste plus que \$1,500,000,000 de disponibles.

—Le retour aux conditions normales de la paix se sera effectué bien plus rapidement qu'on ne l'avait prédit. La démobilisation marche avec rapidité, et déjà les Etats-Unis peuvent affecter 800,000 tonnes aux besoins du transport commercial.

—Le gouvernement américain projette d'acquérir le réseau national du téléphone et de prendre le contrôle des télégraphes, cependant qu'il est probable qu'on ne rendra point les chemins de fer à l'administration privée avant 1924.

—L'enquête sur les menées de l'espionnage allemand aux Etats-Unis continue d'apporter des révélations sensationnelles. Tout indique que rien n'a été épargné pour prendre d'assaut l'opinion et pour surprendre, en même temps, tous les secrets les plus importants de la défense nationale. Et le nom du fameux Hearst revient comme un refrain, un peu comme celui de Caillaux en France.

—Le général Peyton March, chef de l'état-major, reçoit la médaille du Service distingué.

—Dans une lettre qu'il adresse au président de la Ligue des Droits américains, M. Roosevelt se déclare en faveur de la signature d'un traité général d'arbitrage entre l'Angleterre et les Etats-Unis, de façon à couper court à toute possibilité de guerre entre les deux grandes puissances anglo-saxonnes. Il ajoute, fort justement, qu'il ne convient point de discuter à l'Angleterre sa suprématie navale, instrument assuré de paix mondiale.

—L'anarchie bolchéviste à New-York proclame qu'elle instituera le 14 à midi un régime à la russe. La police montée fait bonne garde et met le grappin sur Ellis Jones, accusé d'être l'auteur du papier incendiaire, distribué par ses soins. A Chicago aussi, après New-York, le conseil municipal décide de punir le déploiement du drapeau rouge. On matraque l'anarchie, mais pourquoi ne se déciderait-on pas à déchanter pratiquement de la fameuse liberté, admise à l'égal d'un dogme, de tout penser et de tout dire?

—Mort de William Patton, auteur et ancien publiciste.

GRANDE-BRETAGNE

—L'*Union Catholique* d'Angleterre est à préparer un bill pour rappeler toutes les lois pénales affectant les catholiques et les instituts religieux. Ces lois sont depuis longtemps tombées en désuétude. Et il est bien à souhaiter qu'on en raye à jamais des statuts le souvenir.

—Elections samedi le 14. Bien que le résultat officiel n'en soit donné que le 28, on sait à peu près

deux choses: 1o le gouvernement unioniste est réélu, y compris Lloyd George; 2o l'Irlande est, comme il était prévu, passée aux Sinn Feiners, devant lesquels le leader nationaliste John Dillon n'a point même trouvé grâce, son collègue M. Devlin étant, par contre, plus chanceux, dans sa circonscription de Belfast-ouest.

Les frais de la guerre, l'indemnité à exiger de l'Allemagne, la punition du Kaiser et du Kronprinz, l'abolition de la conscription, surtout, avec la sauvegarde de la flotte britannique, voilà les plus graves questions qui aient été agitées par Lloyd George et ses partisans, au cours de la période électorale. La liberté des mers a été passionnément discutée. Et cela se comprend. La Grande-Bretagne insulaire tient à la suprématie de sa flotte par instinct de conservation. La flotte britannique est plus un instrument de défense que d'attaque. Que l'Angleterre perde ce moyen, elle est à la merci d'une invasion, son empire est directement menacé, et pour nous, ce peut être le saut dans un inconnu plein de pièges et de périls. De sorte que nous devrions être les derniers à demander le désarmement naval de la métropole, dont la flotte glorieuse nous a protégés et maintenus saufs. Evidemment, cela n'impressionne pas beaucoup certains imberbes en journalisme qui crient sus à la flotte britannique et ne paraissant pas voir nos voisins, par exemple, annoncer qu'en 1925 la flotte américaine ne le cédera en rien à celles des autres nations. Qu'est-ce que disait, en effet, le contre-amiral Badger, d'après une dépêche de la Presse associée du 13?

Dans un discours prononcé à Liverpool, le 9, sir Frederick Smith, procureur général de la Grande-Bretagne, a déclaré en substance, et justement: Les Américains doivent se rappeler que les mers sont libres en temps de paix. Si bien, que le commerce allemand s'est implanté partout, et par les moyens que l'on sait, grâce à la tolérance britannique, ainsi que s'en étonnait Albert Ballin, dans une lettre publiée récemment par la *Vie Canadienne*. En temps de guerre, a ajouté sir Frederick Smith, on pourrait tout aussi bien revendiquer la liberté de terre, si l'on réclamait la liberté des mers. (En effet, qu'est-ce que le blocus, arme légitime de guerre, sinon la négation, en temps de guerre, de la liberté de terre?) Pendant la guerre, les belligérants ont le droit de conduire par la force les opérations. Les neutres ont le droit de faire le commerce, mais sujet au droit primaire impérieux des belligérants. (En effet, même sur terre, les neutres ne sont pas toujours capables, de par la force des choses, de pratiquer le commerce libre avec l'ennemi. Pareillement, la surveillance de la contrebande de guerre par les belligérants sur mer est un droit qui ne peut leur être refusé.)

De son côté, le vicomte Grey, ancien ministre des Affaires étrangères, s'est expliqué dans le même sens à Dewsbury, le 11, sur le même sujet. Enfin, le Bureau d'information à Ottawa a publié, sur cette

question, il y a quelques jours, un communiqué britannique très bien fait, marquant comment l'Allemagne a su, tout en restant dans le vague, utiliser dans sa propagande une fiction agitée aussi ailleurs. Il seyait admirablement, en effet, au pays de la piraterie sous-marine de parler ainsi de la liberté des mers!...

—Grève des tisserands du Lancashire, affectant, dit-on, 100,000 ouvriers. Sujet: le salaire, toujours...

FRANCE

—Le président Wilson est débarqué à Brest vendredi après-midi le 14, à 3 heures 24, salué par les plus vives acclamations. Il a été reçu par MM. Stéphane Pichon et Georges Leygues, ministres des Affaires étrangères et de la Marine respectivement, et par les autorités locales, qui le complimentèrent, par la bouche du maire de Brest, M. Goude. Immédiatement après, vers 4 heures, M. Wilson a pris le train pour Paris. Le président a fait son entrée dans la capitale française à 10 heures 15, samedi matin, pendant qu'il était salué d'une salve d'artillerie. MM. Poincaré et Clémenceau l'ont reçu à la gare. Après les présentations, les deux présidents sont montés dans la même voiture. Madame et Mademoiselle Wilson ont pris place dans celle de Madame Poincaré. M. Wilson, à qui les Parisiens ont fait une ovation indescriptible, a été conduit à la maison du prince Murat, rue de Monceau, où il habitera pendant son séjour à Paris. Au goûter offert à l'Élysée, les deux présidents ont échangé des toasts. *"Dès le début, a déclaré M. Wilson, la pensée du peuple américain s'est tournée vers quelque chose de plus haut que la simple obtention de la victoire. Il s'est tourné vers l'établissement des principes éternels de droit et de justice. Il a compris que gagner simplement la guerre ne suffisait pas; qu'il fallait la gagner de manière à assurer la paix future du monde et à poser les fondements de la liberté et du bonheur des peuples"*. Dans son discours, M. Poincaré a félicité M. Wilson pour tout ce qu'il a fait et l'a remercié de l'appui apporté à la France. Et le président de préciser: *"Les troupes américaines, malgré leur hâte de rencontrer l'ennemi, ne connaissent pas, à leur arrivée, l'étendue des crimes boches. Vous allez pouvoir constater vous-même combien grand est le désastre et le gouvernement français vous montrera les documents authentiques dans lesquels le haut commandement allemand détaille, avec un cynisme sans nom, son programme de pillage et de destruction industrielle. Votre conscience se prononcera ensuite. Que cette faute reste impunie et elle pourra se renouveler, et alors notre victoire aura été inutile. Nous devons préparer une paix qui rende impossible le renouvellement de telles actions. La paix doit réparer les misères et les destructions d'hier et être une garantie pour demain."*

Le Conseil de Ville a décerné à M. Wilson le titre de citoyen de Paris et lui a présenté une médaille d'or. A Madame Wilson a été offerte une broche en or,

montée en diamants, représentant la colombe porteur d'une branche d'olivier. Les socialistes ont voulu souhaiter à M. Wilson une bienvenue spéciale.

—*L'Echo de Paris* annonce que les représentants de la France à la Conférence de la paix seront M. Clémenceau, le maréchal Foch, M. Pichon et M. Léon Bourgeois. On mentionne aussi le nom du capitaine André Tardieu, qui fut commissaire de France à Washington. M. John-Robert Clynes, ancien ministre travailliste, sera aussi l'un des délégués de la Grande-Bretagne. Quatre délégués portugais, ayant à leur tête le ministre des Affaires étrangères à Lisbonne, sont arrivés à Paris, afin de prendre part aux discussions préliminaires.

—Le gouvernement a décidé d'offrir à chaque homme démobilisé une indemnité de 250 francs, avec allocations supplémentaires d'après la longueur du temps de service, le nombre des citations et celui des personnes qui dépendent du démobilisé. Le paiement de ces indemnités entraînera une dépense totale évaluée à 1,696,000,000 de francs.

—Strasbourg, après Metz, accorde une réception triomphale à MM. Poincaré et Clémenceau, accompagnés des généraux Joffre, Foch, Pétain, Haig et Pershing. L'Assemblée Nationale d'Alsace-Lorraine, réunie à Strasbourg, affirme nettement et fièrement la volonté de ces deux provinces de rester françaises.

—La mission Pau en Australie a fini sa tâche et s'est embarquée pour la France.

—Mort de M. Emile Chautemps, vice-président du Sénat, ancien ministre de la marine, en 1914, sous M. Ribot.

BELGIQUE

—Le Conseil communal de Gand a voté l'abolition complète et immédiate de l'université établie par les Allemands durant la période de leur occupation et en même temps il a décrété la restauration de l'université flamande de Gand. Le vote du conseil a été de 23 contre 2 en faveur de ces mesures, avec huit conseillers absents. Ainsi échoue une manœuvre ennemie destinée à diviser les Belges.

ALLEMAGNE

—L'armistice, expiré le 11 décembre à 11 heures, a été prolongé jusqu'au 17 janvier, à 5 heures du matin. Mathias Erzberger se plaint encore, au nom de l'Allemagne, des rigueurs imposées et réclame la levée du blocus, comme si la guerre était complètement finie! Il demande, en outre, la libération des prisonniers de guerre et l'ouverture immédiate de la Conférence de la paix. Dans sa hâte d'obtenir une paix prochaine, l'Allemagne fait parler la Suisse en faveur de sa demande.

Cependant que le département d'Etat à Washington avertit une dernière fois Berlin et Vienne de cesser d'envoyer des notes aux Etats-Unis tout seuls...

—Les gardes prussiennes, rentrées dans la capitale, se mettent à la disposition du gouvernement et font échouer les menées anarchistes de Liebknecht et de Rosa Luxemburg. L'autorité du cabinet Ebert semble donc des mieux établies. On annonce, d'autre part, que Solf, Haase et Barth ont démissionné. Mollenbuhr est donné comme un des chefs du Conseil des ouvriers et des soldats.

—De nouvelles élections, à Dresde et à Chemnitz, montrent que le groupe des Spartacus ne dispose que de faibles minorités.

—Joffe, l'ancien ambassadeur bolchévik à Berlin, se vante maintenant d'avoir aidé la Révolution allemande, de concert avec les socialistes indépendants et avancés Haase et Barth.

—On annonce l'arrestation d'Auguste Thyssen, le "roi du fer", et de plusieurs autres manufacturiers du district de Dusseldorf, inculpés de haute trahison.

AUTRICHE

—Les Yougo-Slaves protestent contre l'administration de la Dalmatie, de l'Istrie et de Goritz par l'Italie...

—M. Clément Simon, ancien chargé d'affaires à Lima et à Belgrade, vient d'être nommé représentant de la France auprès de l'Etat tchéco-slovaque.

—Exit Madame Rosika Schwimmer, cette pseudo-ambassadrice de Hongrie à Berne. Il paraît qu'elle n'était point régulièrement accréditée.

RUSSIE

—Un nouveau gouvernement serait à s'organiser, pour la Russie, dans la capitale suédoise, avec l'appui des Puissances de l'Entente. Ce gouvernement, présidé par l'ancien Premier Ministre russe Alexandre Trépoff, siégerait à Stockholm jusqu'à ce que le renversement du bolchévisme, en Russie, lui permette de réintégrer le territoire national...

—Une nouvelle république est née, la république caucasienne de Georgie, capitale Tiflis. Le prince Sumbaton est arrivé à Berne comme envoyé extraordinaire du nouvel Etat.

—Un soviet aurait fait fusiller les généraux Rousski et Dimitrieff, ainsi que l'ancien ministre du Commerce Pukhloff, cependant qu'on annonce de nouveau la résurrection du grand-duc Nicolas, à la tête de ses cosaques du sud...

AILLEURS

—Assassinat de M. Sidonio Paes, président du Portugal, par un nommé Jeetne, pendant que M. Paes attendait dans une gare de Lisbonne le train d'Oporto. La foule indignée, s'empare du meurtrier et l'exécute. Le ministre de l'Intérieur, M. Tamagnini Barbosa, a assumé les fonctions de président. Le docteur Sidonio Paes fut proclamé président du

Portugal le 9 juin dernier. Après avoir dirigé avec succès le coup d'Etat qui renversa le régime révolutionnaire et maçonnique, en décembre 1917, il devint président du gouvernement provisoire le 9 de ce mois. Quand il entra dans le cabinet comme ministre des Travaux Publics, en 1911, le docteur Paes était professeur de mathématiques à l'Université de Coïmbre. Quand la guerre fut déclarée, il était ambassadeur portugais en Allemagne et il demeura à Berlin jusqu'au commencement de 1916, alors qu'il retourna à Lisbonne. Un attentat fut commis contre lui une première fois le 6 décembre, alors que l'agresseur manqua complètement son coup, mais fut arrêté aussitôt, dans les rues de Lisbonne. La franc-maçonnerie n'aura point pardonné à M. Paes, dont le nom, quoique moins glorieux peut-être, prend rang à côté de celui de Garcia

Moreno, d'avoir restauré l'ordre et mis un terme à la persécution qui pesait sur les catholiques depuis l'affreux régime de 1910...

—La Catalogne s'agite et demande l'autonomie. Les vingt représentants de cette province à Madrid ont quitté leurs sièges, à la suite de leur chef, le sénateur Cambo. M. Romanones est prêt à causer...

—M. Gustave Ador, membre du Conseil fédéral suisse et président du Comité International de la Croix-Rouge, est élu Président de la Confédération helvétique pour 1919, par 142 votes, sur un total de 188.

—A l'Argentine et aux Etats-Unis, qui offrent leur médiation, le Pérou répond qu'il accepte, pendant que le Chili se réserve poliment...



FEMME ET FEMME



(Suite)

M. de Mons pensa un peu à cela et il pensa aussi que ce sont les femmes chrétiennes qui sont les mères de ces enfants sans pères, et qu'elles en sauvent un grand nombre. Il se dit aussi que les femmes chrétiennes qui sont les mères de ces enfants sans pères, ne sont pas celles qui les ont mis au monde.

Il trouva moins aimables les femmes charmantes pour lesquelles il s'était ruiné, quand il entrevit un instant les conséquences possibles de leur *aimable étourderie*.

Ces réflexions ne se présentèrent pas à lui sous leur aspect le plus terrifiant, il entrevit seulement que certaines choses avaient, quoi qu'on fit, du retentissement, et que l'humanité a quelque droit de demander compte aux hommes de leur vie.

Les générations sont épouvantables, elles coulent comme un torrent, rien ne les arrête, elles se perpétuent!

Je dis que M. de Mons eut un sincère regret, et en voyant Mlle Olga à la messe, il pensa naïvement qu'elle atténuerait ses fautes, que peut-être dans ses vertus il trouverait un baume, une consolation, une espérance, et qu'avec elle il restaurerait sa vie. Il salua plus bas celles qu'il appelait autrefois—des nonnettes—il entrevit leur héroïsme et se dit que peut-être il leur devait quelque reconnaissance, il les appela réparatrices.

—Le petit hypocrite, disait Mme de Fenouilly à sa fille, il fait le bon apôtre!

Ces deux dames riaient sous cape, très flattées que M. de Mons prit la peine de mentir dans l'intention de leur plaire et pour leur être agréable.

Mais M. de Mons était sincère, et était loin de

penser que deux femmes chrétiennes puissent prendre ainsi la vie passée et suspecter de cette manière ses résolutions présentes.

Il croyait que les femmes, vis-à-vis desquelles on est tenu à un certain langage, veulent que ce langage soit l'expression de la vérité et demandent à ce que la vie soit conforme aux principes. Il était loin de se douter que les désordres de sa vie passée, flattassent dans les dames de Fenouilly, un secret orgueil, un certain amour-propre étrange, et qu'à genoux en présence de Dieu, elles puissent encore sourire à la pensée des choses, qui, en ce moment, le faisaient frissonner.

Mlle de Fenouilly avait, du mariage, l'idée qu'il donne la liberté.

Les erreurs et les vérités se tiennent, s'enchaînent et se suivent, elles s'engendrent et se multiplient les unes par les autres.

Mlle de Fenouilly ne se demanda même pas quelle liberté elle prétendait trouver dans le mariage.

On embarrasserait fort certaines femmes qui parlent de liberté, en leur demandant de quelle liberté elles parlent.

Pour ma part, quand j'entends des femmes réclamer la liberté d'être médecins, avocats, notaires, soldats ou députés, je me demande pourquoi elles ne profitent pas de la liberté qu'elles ont d'être filles respectueuses et tendres, bonnes mères, épouses dévouées et sages. Ces choses-là, si elles sont prises au sérieux, laissent peu de loisir pour dresser des contrats, prononcer des discours et pratiquer le noble métier des armes.

Il est permis de penser que les femmes qui réclament des libertés nouvelles n'en profiteraient pas mieux que des libertés qu'elles ont, et qu'elles seraient notaires infidèles, mauvais orateurs et lâches soldats

Sans aller trop loin dans les conséquences de ses pensées, Mlle de Fenouilly comptait sur le mariage, pour avoir la liberté. Pour le moment, le soin de son trousseau et les surprises de sa corbeille étaient ses seules préoccupations.

Malheureusement, la médiocrité ne garantit de rien. Mlle Olga avait refusé plusieurs prétendants, mais elle agréa le comte de Mons, Mme de Fenouilly ne trouvant pas qu'on pût lui reprocher.

Les affaires d'argent furent réglées, Mlle Olga se maria. Elle reçut une belle corbeille telle qu'elle la pouvait souhaiter, et le mariage fut célébré avec grand dîner, bal, etc.

Mme de Fenouilly présenta Mlle Olga, devenue comtesse, à toutes ses connaissances; et, toutes ces choses étant accomplies, il ne restait plus à Mlle Olga et à M. de Mons qu'à être heureux.

Ce fut alors qu'ils résolurent de partir pour le château de Kermador, que Mlle Olga avait reçu en dot. Ils devaient passer là les premiers temps de leur bonheur, visiter leur terre et régler leur vie commune. Il s'agissait de meubler à neuf le vieux château, d'arranger les jardins et de mettre sur un bon pied les anciens serviteurs.

C'est pourquoi M. Pontesbau, curé de village du Kermador, était venu prévenir Madeleine de l'arrivée de ses nouveaux maîtres.

La jeune et élégante comtesse allait aborder la terre de Bretagne où Madeleine, la femme du marin, l'attendait, berçant ses enfants et priant pour leur père.

La Bretagne porte dans ses parfums, dans son air, sous son ciel quelque chose de grave. Ses landes désertes semblent mystérieuses plutôt qu'incultes, et si on se rapproche de la côte, le bruit de l'Océan ajoute une majestueuse harmonie à la gravité du tableau.

Les animaux paisant laborieusement l'herbe courte de ses prairies, semblent rêveurs. Si, vers le soir, ils se rapprochent en mugissant de leur étable, ils semblent, plus qu'ailleurs, conduits par une main invisible; l'instinct ne suffit plus à expliquer leurs mouvements, et l'homme rêveur aussi s'étonne, en se souvenant de François d'Assise, d'avoir de tels frères et de ne pas les connaître mieux.

Quand les premières feuilles d'automne jaunissent le chemin et que le ciel bleu est encore chaud, déjà la vague gronde et se précipite avec une majesté plus redoutable. Les grands oiseaux viennent du large et s'abattent sur les rochers. Leur plumage argenté se détache sur ces masses noires et leurs cris perçants avertissent les pêcheurs de l'approche de la tempête.

Alors derrière les haies de genêts à fleurs jaunes, dont l'ombre déjà s'allonge au déclin du jour, on entend le joueur de cornemuse, qui, en gardant son troupeau, module des sons étranges, sauvages et doux, que le roulement de la vague accompagne; une austère mé-

lancolie saisit le cœur, l'écho que la cornemuse du pâtre interroge, redit son air d'une manière incertaine, comme le vieillard dont la mémoire affaiblie redit les phrases éparses des airs de sa jeunesse, ou comme la voix inexpérimentée de l'enfant qui essaye sa première chanson; et quand une ombre plus profonde s'étendra sur la campagne et fera disparaître l'écume blanche des flots, un silence plus grave encore obligera au recueillement. Les croix de pierre éparses dans la lande se dresseront dans le souvenir, plus encore que devant les yeux.

Peu d'hommes à pareilles heures peuvent cependant se soustraire à cette impression étrange, redoutable et rassurante de se sentir créatures. Une confiance enfantine d'une douceur profonde accompagne dans le cœur l'étonnant amour que réveillent la présence du Créateur, son silence, sa voix, sa douceur, sa magnificence, car voici que les cieux s'allument!

L'aurore, sur ces champs austères, se lèvera comme une couronne de jeunesse et d'espérance, les feux du matin réchaufferont, d'une chaleur plus ardente, ces prairies imprégnées de la senteur vivifiante des goémons. Aux feux du matin, l'Océan est bleu comme le ciel et sa frange argentée se meut dans une palpitation plus douce; elle caresse dans une paix étrange les noirs rochers que naguère elle franchissait avec fureur, et nous voyons les ondes lointaines que le ciel touche à l'horizon, se couvrir d'étincelles brillantes et resplendir comme un manteau de diamants. Ne semble-t-il pas que le soulèvement de ces ondes, leurs profonds replis, leur bruit, leur mouvement, leur splendeur cachent une vie puissante?

Quelle majesté a pu jeter sur les épaules du monde un pareil manteau et dans les cieux une telle couronne?

Celui qui a teint de rose les pétales de l'églantier, revêtu de satin blanc les lis des champs.

Celui en qui le cœur repose.

Si la fauvette, en s'éveillant tout à l'heure, s'élance d'un vol joyeux et chante sa chanson, qui donc l'enivre d'une joie si matinale et d'où lui vient tant de bonheur?

La réponse est au fond du cœur, dans la paix qui l'inonde.

La réponse est dans le tintement qui s'envole du clocher de quelque village par-dessus les ondes profondes, par-dessus les fleurs et les champs.

Dans ces campagnes la vie est grave.

Le voisinage du Seigneur, qui se sent plus qu'ailleurs à cause de la magnificence, s'impose à la vie humaine; l'homme cherche le sens et la portée de ses actes, il se demande compte à lui-même de ses jours, il sent que les actes extérieurs de la vie importent par le sens intérieur que l'âme leur communique, et que les paroles ont un sens profond.

Dans ces chaumières éparses sur la côte, si on lit, on lit les choses saintes. Leur magnifique concision, si admirable pour les esprits les plus hauts et les plus cultivés, se trouve aussi d'accord avec le langage sobre et énergique du paysan.

La profondeur se communique aux âmes simples par une infusion étrange.

Les paysans bretons ont une manière simple d'appeler les choses par leur nom, qui par sa profondeur épouvanterait les hommes du monde et peut-être les ferait réfléchir sur leur vie. L'énergie étrange, l'éloquence foudroyante de certaines paroles frappe au cœur, et ce n'est pas en vain qu'on parle un tel langage.

Le verbe importe à l'âme; les paroles sont fécondes.

La fécondité de la parole est une des choses les plus effrayantes qu'il y ait au monde.

Ne voyons-nous pas aujourd'hui se lever de toutes parts les fils de la parole, et quelle effroyable germination! D'un côté les fils de l'argot; de l'autre côté les fils du langage académique, élégant, inconsistant, coulant, arrondi, fluctuant; deux mondes sont nés de ces deux langages et nous voyons la génération du Verbe, ses fils, ses vrais fils de la parole, luttant entre ces deux masses avec toute l'énergie de leur cœur et de leur langage.

M. Pontesbau était fils du Verbe, et parlait en vérité quand il disait qu'Etienne, le mari de Madeleine, était esclave.

Il était vraiment esclave, rien n'était plus vrai.

Aussi quand les enfants de Madeleine lui demandèrent de nouveau où était leur père, elle leur répondit:

—Il est esclave, mes fils, dans un dur et triste esclavage, priez pour qu'il puisse se sauver un jour des mains qui le retiennent captif, et, s'il revient jamais, recevez-le, et par votre respect et par vos soins, faites-lui oublier ses malheurs.

Les enfants, sans bien comprendre, imaginaient au delà des vagues qui mugissaient et se dressaient sous leurs yeux dans les jours de tempêtes, un pays affreux où souffrait leur père enchaîné et malheureux.

Quand ils disaient aux matelots, aux ouvriers et aux paysans:

—Nous prions pour notre père qui est esclave chez l'étranger,—en vérité ils disaient vrai; et les matelots regardaient d'un œil de compassion et de tendresse, et avec une admirable discrétion ils se bornaient à dire:

—Votre mère est une brave femme et une chrétienne.

La délicatesse de l'âme est indépendante de tout langage. Dès qu'elle est en question, peu importe l'inexpérience du discours; si l'on ne peut parler, on saura se taire, et l'éloquence du silence remplacera l'éloquence des paroles.

Les paysans et les matelots savaient se taire, et ne trouvaient pas d'autre éloge pour Madeleine que de dire: "C'est une femme chrétienne". C'était assez.

Pour combien de femmes du monde ce serait trop!

M. et Mme de Mons arrivèrent en bonnes gens simples qui veulent se faire aimer. Une cuisinière et une femme de chambre les accompagnaient, et Madeleine fut requise pour le gros ouvrage de la maison.

Mme de Mons parla à tout le monde avec une certaine affectation de simplicité, et en femme qui sait descendre vers les humbles et se faire toute à tous.

Malheureusement de telles vertus ne se peuvent feindre, et son orgueil s'accrut de toute l'humilité qu'elle montra; se trouvant une vertu de plus, elle s'en estima davantage et ainsi repoussa les cœurs qu'elle voulait attirer.

Ceux que l'on appelle des gens simples ne se méprennent pas à la nature des sentiments qu'on leur montre. Le lapidaire le plus expérimenté ne distingue pas mieux le diamant du verre le plus grossier, que *les simples* ne distinguent les sentiments vrais des sentiments faux. Un merveilleux instinct de l'âme les avertit de la contre-façon.

M. de Mons n'était pas assez simple, assez inculte pour avoir conservé la délicatesse de cet instinct, de ce tact; aussi eut-il une véritable admiration pour sa femme et se fortifia-t-il dans sa résolution très généreuse de changer de vie.

Mais aucune chose artificielle ne peut produire de fruits.

Mme de Mons désirait secrètement se mêler aux habitudes mondaines de son mari, bien plus qu'elle n'espérait le ramener à plus d'honneur et de droiture.

Après les premières occupations d'un emménagement de campagne, qui avait pour but de transporter Paris à Kermador, Mme de Mons résolut de visiter son voisinage. On pendit la crémaillère en grand appareil. Il y eut dîner, bal, souper, etc.

M. de Mons retrouva toute sa légèreté de beau viveur, il fut aimable, de cette amabilité un peu étourdissante qui ne ménage rien; ses convives furent flattés, moqués, choyés, bernés, le tout avec tant d'adresse que chacun se crut seul le héros de la fête. Ce jeu amusa fort Mme Olga, et si elle eut jamais un vif attrait pour son mari, ce fut ce jour-là, bien qu'au fond elle eût été plus bernée que les autres; M. de Mons n'ayant retrouvé tant d'élan que pour attirer l'attention de Mme de Forcadoc, la plus jolie, sinon la plus jeune de toutes les voisines accourues à la fête.

Mme de Forcadoc, qui n'était point de la première jeunesse, était en revanche d'une rare beauté, doublée d'expérience, fort mélancolique souvent, et l'âme désabusée, un peu superstitieuse et fort incrédule; trop spirituelle pour admirer Voltaire, elle se prétendait néanmoins trop raisonnable pour croire en Dieu; mais comme une femme qui ne croit à rien, est en somme un assez vilain monstre, elle croyait ou feignait de croire aux farfadets, aux poulpiquets et aux cornicanets. Cette foi, qui n'obligeait les hommes de sa connaissance qu'à l'accompagner le soir pour la défendre contre les feux-follets et les apparitions, ne lui paraissait pas trop ridicule; elle y voyait même

une certaine grâce, et se faisait une parure de cette petite infirmité. Absolument comme certaines jeunes filles affectent de paraître myopes pour se rendre intéressantes.

Mme de Forcadoc, qui avait été élevée à Paris, et n'était sortie de pension que pour se marier et habiter la Bretagne, aurait bravé tous les farfadets, tous les poulpiquets et tous les cornicanets auxquels elle croyait si bien, et qu'elle redoutait tant pour retourner dans ce qu'elle appelait sa chère capitale; elle ne paraissait craindre là aucun farfadet, ni aucun poulpiquet, ni aucun cornicanet, bien qu'elle se plût à dire qu'il y avait à Paris des feux-follets de plusieurs sortes.

Elle éprouvait, disait-elle, un grand plaisir à avoir peur.

Ces petites mièvreries, débitées d'un ton de fadeur et d'ennui, donnaient à penser aux sots que Mme de Forcadoc avait une nature ardente, et qu'elle se mourait étouffée dans les landes de la Bretagne.

Son mari, grand chasseur et gentilhomme campagnard dans toute la force du terme, visitait ses terres, courait le lièvre et la perdrix, promettant sans cesse de faire un voyage à Paris pour contenter sa femme, et sans cesse remettant le voyage, sous prétexte qu'il n'y a point de taillis sur la place de la Concorde, et que les hautes futaies sont rares dans la rue de Rivoli.

L'arrivée de M. et Mme de Mons fit que M. de Forcadoc dit à sa femme.

—Réjouissez-vous, ma chère, Paris est venu à Kermador.

Le fait est que M. et Mme de Mons avaient introduit à Kermador, des choses qui ne s'y étaient jamais vues: de riches tapis, de belles tentures et toutes les recherches d'un luxe confortable, tout nouveau en Bretagne.

Mme Olga fit étalage de ses plus gracieuses toilettes. A ceci Mme de Forcadoc riposta par la richesse de ses dentelles. Mme de Forcadoc sortit ses diamants, en pleine rue, au grand soleil, et leur aurait fait courir les champs, plutôt que de ne point les mettre.

Dès que les femmes établissent entre elles des rivalités, il faut, comme aux courses de chevaux, qu'il y ait des parieurs, des enjeux et même des jockeys qui risquent leur vie à ce jeu.

L'amour-propre agit le premier, la jalousie vient ensuite, la haine suit de près, la vengeance ne tarde guère, et souvent le crime met fin au divertissement.

On s'intéressa bientôt à la rivalité de Mme Olga et de Mme de Forcadoc, chacun joua son rôle à ce jeu tout parisien. Mais tout l'intérêt du jeu se concentra bientôt sur M. de Mons, et les moins engagés se retirèrent de la partie, jugeant qu'il y aurait des dégâts. Chacun s'appêta à voir les choses tout en cherchant à se garantir des inconvénients d'un voisinage trop immédiat, et les hommes qui admiraient le plus Mme de Forcadoc, enjoignirent à leurs femmes de ne lui point ressembler.

Certes, je n'aurai pas le cœur de raconter ici les détails de cette affaire; elle est fort connue, et rien au monde n'est plus vulgaire. Les romans modernes sont farcis de choses qui se débitent et se font en pareille occurrence, et si quelque chose au monde est commun, ce sont bien ces fades et féroces niaiseries desquelles sont remplis les livres du jour. M. Feuillet excelle à ces stupidités. Il y sait mettre toute la glu nécessaire à prendre les sots et les sottises, et cela lui rapporte des rentes plus considérables assurément que celles qu'il se ferait à l'innocent métier d'éleveur de lapins.

Le jeu commença par toutes sortes de fêtes, de grâces, de sourires et d'amabilité, et jusque-là chacun prit part à la partie; quand on en fut aux mystères, les prudents se tinrent à l'écart, observant avec curiosité et préjugant des résultats probables de la partie engagée, pour un peu on eût ouvert des paris sur la question de savoir qui, de Mme de Forcadoc ou de Mme Olga remporterait la victoire.

M. de Mons, lui-même, était le prix du combat.

Mme Olga eut le tort de compter sur son droit, et crut qu'en le faisant valoir, elle aurait en définitive la dernière manche, fût-elle un peu endommagée dans la bagarre.

Elle avait entendu dire qu'il y avait des droits imprescriptibles, et quand elle essaya de les revendiquer pour de petites choses, en apparence insignifiantes, elle s'aperçut avec terreur que le droit n'était rien contre la force.

Elle essaya de reprendre de l'avance sur Mme de Forcadoc et ne le put. Pour parler le langage du jour, je dirai qu'elle avait été distancée de plus d'une longueur.

Si bien, qu'un jour arriva où elle pleura pour la première fois.

Les premières larmes que répandent les femmes comme Mme Olga, sont généralement accompagnées de toilettes en harmonie avec la situation. Elles choisissent aussi à leur chagrin un cadre convenable; les grands arbres et le bord de la mer leur paraissent particulièrement destinés à recevoir la première confidence de leur peine.

Mme Olga aurait eu un livre de M. Feuillet à la main, qu'elle n'aurait pas suivi plus exactement le programme suranné de toutes les femmes blessées au cœur.

Elle pleura donc au bord de la mer, sous de grands arbres, et dans une toilette charmante, s'assit sur des tertres moussus, les pieds caressés par la vague, et finalement entra à toutes voiles dans la seconde partie du jeu, que j'appellerai le jeu de la Bête, et qu'on appelle le roman.

Kermador offrait, pour ce triste et redoutable jeu de la Bête, un splendide décor.

Ce vieux manoir avait autrefois abrité de ses épaisses murailles, la vie patriarcale des seigneurs de Kermador. Dans les remises nouvellement restaurées,

on avait encore retrouvé les débris des antiques carrosses des seigneurs d'autrefois. Sur les murailles, revêtues maintenant de dorures, de glaces et de tapisseries, étaient suspendues les figures hautaines et nobles des chevaliers et des magistrats de la famille de Kermador. Dans la chapelle, se voyaient encore les prie-Dieu de chêne sculpté où ils s'étaient agenouillés. Un parfum de grandeur et d'antiquité transpirait à travers le luxe moderne dont Mme Olga avait surchargé les vieilles murailles.

Ce qu'on n'avait pu rajeunir était resté beau. Je veux parler des arbres. Leur puissante ramure s'étendait avec majesté sur les prairies, au bord des chemins, et jusque sur le bord même de l'Océan. Les vents de tempêtes les avaient contournés et penchés de l'ouest à l'est, comme pour les contraindre à saluer le soleil levant; mais les fureurs de la vague n'avaient rien pu contre leurs puissantes racines. Elles embrassaient les rochers dans une étreinte invincible, contre laquelle le flot mourait impuissant, et il semblait que ces géants, dont la cime verte berçait, dans une douce ondulation, le nid des petits oiseaux, ne pussent être dérangés dans leur fière attitude que par les plus violents cataclysmes de la nature. On s'effrayait à la pensée qu'ils pussent un jour disparaître, et malgré soi, en rêvant à leur ombre, on se reportait vers les temps passés. La mer, la grande mer s'étendait à leurs pieds et berçait le cœur dans une vague espérance. L'horizon sans limite où l'œil ravi se perdait dans le bleu du ciel et le bleu de l'eau, semblait à l'âme la frontière d'un pays nouveau, d'une terre promise, inconnue et chérie.

Mme Olga ne voyait dans ces splendeurs que le cadre de ce qu'elle appelait des luttes et des malheurs.

Si elle en avait été capable, elle aurait pu puiser les plus graves enseignements dans sa situation. Elle se trouvait au terme de sa première grossesse, et bientôt elle allait avoir des devoirs nouveaux. M. de Mons, malgré l'étourdissement que lui donnait—le jeu de la Bête—fut arrêté sur cette pente. Il négligea Mme Forcadoc et se rapprocha de sa femme. Il était d'ailleurs trop galant homme pour ne pas prendre vis-à-vis d'elle les ménagements que réclamait sa situation. Mme Olga crut alors avoir remporté la victoire, et, fière de son triomphe, elle en usa pesamment. Elle traita son mari en vaincu, l'enchaîna à son char, comme disent les vieux romans, et ne chercha même pas s'il n'y avait pas quelque moyen d'assurer pour l'avenir une si douce situation.

On est souvent étonné de voir des femmes, qui passent pour avoir de l'esprit, n'user d'aucune intelligence dans l'exercice de leur souveraineté. Elles veulent régner et le font stupidement. Dans leur conduite envers leur mari, elles méconnaissent l'âme et vivent dans une ignorance absolue des moyens d'action que l'on peut avoir sur elle.

Cependant l'homme est divisé par deux tendances contraires. Il peut monter, il peut descendre, et il

désire l'un et l'autre. Les femmes dangereuses sont celles qui, ayant un instinct secret des tendances de l'âme, poussent celle-ci vers les ténèbres.

Toute l'intelligence des autres femmes doit donc se porter vers cette science de l'âme, qui consiste à connaître ses secrètes tendances vers les hauteurs. Toute leur force doit s'employer à les satisfaire; elles doivent monter, chercher la lumière, et de là, appelant à elles, elles doivent entraîner par un attrait plein de vie, reculant toujours vers des profondeurs plus éclairées et plus chaudes, et par l'attrait de la beauté attirer sans cesse vers la perfection et la délectation de la paix. La femme qui conquiert un tel empire est l'honneur de l'homme, elle l'augmente. Elle établit un règne de paix fondé dans l'amour et la vertu, établi dans la beauté. Elle fait vraiment l'union que Dieu a voulu; elle devient la chair, le sang et l'honneur de celui qui l'a choisie, et la division est sous ses pieds.

Mais Mlle Olga de Fenouilly n'avait point été élevée dans ces principes. On lui avait cru suffisamment de religion, puisqu'elle allait à la messe le dimanche et que d'ailleurs elle ne se compromettrait point. On lui avait enseigné quelques vertus mondaines et passives. Elle n'en connaissait point d'autres. Cependant les vertus actives sont seules vivantes intéressantes et fécondes.

La patience et la douceur, la résignation, l'abnégation, qui semblent les plus passives de toutes les vertus, quand elles sont pratiquées dans l'Esprit-Saint, ont la véritable figure du combat et de la victoire, plus, cent fois plus, que la vaillance, le courage et l'indignation.

Mme de Mons aurait pu en convaincre le monde et elle-même.

Qu'on ne s'étonne point de me voir mettre ici l'indignation au nombre des vertus. L'indignation est en rapport direct avec l'amour, et ne suppose pas la colère, mais bien la douceur portée à sa plus haute puissance. Elle est partie intégrante de la justice; elle est un attribut de Dieu, et les saints l'ont pratiquée en même temps que l'humilité et la tendresse. Nul ne peut aimer le bien s'il ne hait le mal, et nul ne peut aimer la justice sans indignation contre ce qui la trahit.

Mme de Mons, au milieu de ses luttes puérides et dangereuses avec Mme de Forcadoc, mit au monde un fils. Une nourrice fut appelée. La secrète raison de cette détermination fut que Mme de Mons jugea que les devoirs de la maternité la gêneraient dans la lutte entreprise et en compromettraient le succès.

Dès qu'elle fut rétablie, le *jeu de la Bête* recommença donc avec une furie nouvelle. Mme de Mons n'attirait pas assez en haut pour lutter avec avantage contre Mme de Forcadoc, qui attirait en bas. Et longtemps avant les événements qui survinrent, un observateur ne pouvait douter de l'issue de la lutte.

La nourrice choisie fut Madeleine, et Mme de Mons qui parlait quelquefois de la Providence, déclara

que la présence de Madeleine, qui sevrâ tout exprès son dernier enfant qu'elle avait nourri fort tard, était providentielle, et que même sa conduite lui était dictée par le concours de circonstances qui lui mettait ainsi une excellente nourrice sous la main.

L'abbé Pontesbeau avait fait visite au château, et avait été reçu avec politesse. Sa visite lui avait été rendue avec un empressement plein de courtoisie. Mais l'air qu'on respirait au château avait bientôt obligé M. Pontesbeau à la retraite, et bientôt il n'y vint plus que de très grand matin, et seulement pour visiter Madeleine, ce qui fit dire à Mme Forcadoc que ce prêtre avait des goûts singulièrement vulgaires. Son persiflage s'exerça à cet égard, bien qu'elle fût intérieurement très satisfaite de n'avoir point ce témoin de ses triomphes. Elle eût été devant lui fort embarrassée de ses victoires.

Le jeu de la Bête en était arrivé à ce point entre M. de Mons et Mme Forcadoc, qu'ils concertèrent entre eux un voyage. M. de Mons devait se rendre à Paris; tandis que Mme de Forcadoc recevrait d'une vieille tante qu'elle avait en Gascogne une invitation pressante.

On devine qu'une rencontre devait se faire entre eux à Paris.

Mme de Mons ne fut point dupe de cette coïncidence, et dut cependant laisser partir son mari, sous peine de faire un éclat qui pouvait tout perdre.

Depuis quelque temps déjà, la situation était assez tendue et assez dangereuse pour que peu à peu chacun se fût à peu près retiré. Si bien qu'après le départ de M. de Mons, Mme de Mons se trouva seule à Kermador.

Elle entreprit le rôle de mère attentive et dévouée, et Madeleine ne pouvait presque plus quitter sa chambre.

Cependant Mme de Mons avait écrit à sa mère: elle lui faisait un triste tableau de sa situation; elle desservait son mari, et se disait prête, au retour de celui-ci, à provoquer une explication, d'après laquelle elle prendrait un parti.

Mme de Fenouilly, dans ses réponses à sa fille, s'étendit sur la perversité des hommes, sur le rôle de victime des honnêtes femmes en ce monde, et, ne pouvant résister au bénéfice de l'admiration, elle raconta longuement les torts de son mari, les larmes qu'elle avait autrefois versées, et comment elle avait dû, par une séparation, tomber dans les tristesses d'un veuvage anticipé.

—Il me restait un ange, c'était toi—était la phrase consacrée par laquelle elle terminait toujours ses lamentations rétrospectives.

Si bien que Mme de Mons appela aussi son fils —mon ange—tout en rêvant à une séparation possible, probable même, et peut-être prochaine.

Elle entrevoyait sans effroi cet événement probable, et même il ne lui paraissait pas absolument triste; elle espérait qu'il lui apporterait une émotion;

et, pour cette âme sans ressort, l'espérance d'une émotion ne pouvait se payer trop cher.

Grâce aux soins de Madeleine, son fils prospérait; et, un jour que Madeleine promenait l'enfant, elle lui dit:

—Vous, Madeleine, vous n'avez eu ni tracas ni ennuis?

—Si fait, madame, dit Madeleine; chacun porte sa peine en ce monde.

—Mais, au fait, ajouta Mme de Mons, où donc est votre mari; je ne l'ai point vu et je n'ai pas pensé à lui.

—Madame, dit Madeleine, mon mari est en esclavage.

—En esclavage?

—Sûrement.

—Il est donc tombé entre les mains des barbares? Un marin, au fait, cela peut lui arriver.

—Oui, dit Madeleine, entre les mains des barbares.

—Est-il en Amérique?

—Il est en pays lointain, madame, et durement esclave.

—Mais c'est tout une histoire, s'écria Mme de Mons, tout heureuse de penser qu'elle allait entendre une histoire tragique. Racontez-moi cela, Madeleine.

—Madame, dit Madeleine, mon mari est parti d'ici pour gagner plus dans un pays éloigné; et quand il a été là, il a trouvé un maître fort dur; et comme il n'a pas eu la force de résister à ses premières exigences, il est peu à peu tombé dans sa dépendance, et aujourd'hui il ne fait plus rien que par sa permission.

—Mais il vous envoie de l'argent?

—Son maître le lui fait dépenser.

—Il vous écrit?

—Son maître ne lui en laisse ni le temps ni la volonté.

—Il faut aller le voir.

—J'y suis allée, et son maître lui a conseillé de me chasser, et il l'a fait.

—Mais c'est horrible?

—Oui.

—Il travaille cependant pour ce maître.

—Oui... il travaille... il passe les nuits... il se fatigue... il s'use... il est devenu malade...

—Il n'est pas revenu ici une seule fois, Madeleine?

—Si, une fois.

—Et qu'a-t-il dit?

—Il m'a battue et il m'a pris tout mon argent. Par la grâce de Dieu mes enfants dormaient... Après cela, il est reparti.

—Il vous a battue et il vous a pris tout votre argent?

—Oui, madame.

—Mais, alors?

—Son maître le poussait, madame. On ne sait pas ce que c'est que d'être esclave, madame, voyez-vous! Le maître est là, toujours là, qui vous pousse.

Il exige sans cesse, toujours! Et quand on est esclave, on ne sait plus si on est un homme.

—Et vos enfants, votre petit Joseph, qui déjà est grand, que dit-il?

—Il prie avec nous pour la délivrance de son père.

—Mais ce maître est épouvantable; ce n'est pas possible, dans un monde civilisé, un maître comme cela! il faut vous plaindre.

—Hélas! ma chère dame, me plaindre!

—Oui, je sais, dit Mme de Mons, les pauvres sont faibles; cependant la loi est là pour tout le monde.

Cette conversation, qui avait lieu dans le jardin, fut interrompue par l'arrivée de M. Pontesbeau, qui, tout en saluant Mme de Mons, jeta sur Madeleine un regard grave et ferme.

—Monsieur le curé dit Mme de Mons, Madeleine me raconte son histoire; c'est épouvantable. Tout cela est-il vrai?

—Oui, madame, très vrai, vrai, en vérité.

—Son mari est esclave?

—Esclave.

—A ce point?

—A ce point.

—Et il obéit ainsi à son maître?

—Il obéit ainsi.

—Mais il devrait le tuer plutôt.

—Oui certes!

Ce mot étonna tellement Mme de Mons, qu'il coupa court à ses questions.

Elle regarda fixement M. Pontesbeau.

—Le tuer? répéta-t-elle encore.

—Le tuer, oui certes, répondit encore M. Pontesbeau.

—Entendez-bien ceci, Madame, dit le curé, tout chrétien a sur le Maître de Jean-Pierre droit de vie et mort.

—Si mon mari vous entendait, monsieur le curé, il dirait que vous avez des principes bien subversifs, peu chrétiens, et point du tout charitables.

—Votre mari, madame, est fort en train de tomber sous la dépendance du même maître que celui de Jean-Pierre, et je ne suis point fâché que l'occasion se présente de vous en avertir.

—De quoi parlons-nous donc, monsieur le curé?

—Nous parlons du péché, madame.

—Ah! Dieu, s'écria Mme de Mons en éclatant de rire, nous parlons du péché! Quelle comédie me joue donc Madeleine depuis deux heures! Avec le sérieux d'un Pape, elle me dit que son mari est esclave et c'est du péché qu'il est question?

—Oui, madame.

—Ah! oui—esclave du péché—je comprends, dit Mme de Mons qui, toujours riant, s'assit ou plutôt tomba sur un banc.

Mais tout à coup, s'arrêtant de rire, elle ajouta d'une voix brève:—C'est égal, je trouve très irrévèrent à cette paysanne de s'être ainsi moquée de

moi. Elle était d'un sérieux avec son maître et son esclave, que je me suis vraiment apitoyée!

—Hélas! madame, ajouta M. Pontesbeau, je ne connais pas de maître plus cruel que le péché, ni d'esclave plus asservi que le pécheur, et vous ne pouviez pour vous apitoyer, trouver meilleure occasion.

Quel homme oserait venir chez un autre homme et lui dire:

Tu quitteras ton père, ta mère, ta femme, tes enfants; tu te ruineras; tu jetteras ton argent et te détruiras la santé au profit de ce que tu méprises; tu renonceras au calme, au repos; tu ne connaîtras jamais la paix; tu supporteras le mépris, tu connaîtras la honte, ta vieillesse sera avilie; tu mourras dans la souffrance et dans la solitude; si tu échappes au remords ce sera par la stupidité.

—Cependant, monsieur, dit Mme Olga avec un sourire railleur, nous ne finissons pas tous aussi tristement, et si je vous en crois, cependant nous sommes tous pécheurs.

—Oui, madame, nous sommes tous pécheurs, veuillez y réfléchir.

—Ne vous fâchez pas, monsieur le curé, ajouta la comtesse; tenez, me voilà sérieuse au point que je veux vous conter mes peines: mon mari arrive ce soir, et Mme de Forcadoc me déplaît.

—Sauvez votre mari, madame; les femmes ne sont pas pour autre chose en ce monde.

—Et pour être mère, monsieur.

—On n'est mère qu'en étant femme, madame.

—Si les femmes sont au monde pour sauver leur maris, elles y sont à ce qu'il paraît pour perdre les maris des autres.

—Elles font cela quelquefois.

En ce moment M. de Forcadoc, qui ne venait jamais au château que dans les jours de gala, se montra au bout d'une allée. Mme de Mons fort étonnée conçut aussitôt le projet de ce qu'elle appelait et de ce qui s'appelle, au jeu de la Bête, une petite vengeance de femme. Pour cela M. Pontesbeau était de trop, aussi le salua-t-elle avec vivacité, lui disant:

—A demain, monsieur le curé, nous causerons encore.

M. Pontesbeau la quitta, retournant tristement sur ses pas. Dans les choses de la vie, pensait-il, on a recours aux conseils de la sagesse, comme dans les choses de la mort on a recours aux sacrements, quand tout espoir est perdu, quand il n'est plus temps.

Cependant M. de Forcadoc aborda Mme de Mons, et en dépit de toutes les grâces qu'elle déploya il demeura soucieux. Il causa longtemps, parla de tout avec préoccupation et la quitta après avoir fait en apparence une visite insignifiante.

—Que veut-il? pensait Olga. Il reviendra demain, j'ai tout ce qu'il faut pour me venger, je me vengerai!

Cette pensée ordinairement lugubre, au jeu de la Bête se complète par des recherches de toilette en apparence très folâtres.

Mme de Mons examina tous ses rubans et passa en revue ses plus frais atours.

Pendant ce temps-là, M. de Forcadoc faisait à la hâte une petite valise et partait au point du jour.

De quoi Mme Olga fut étrangement surprise.

Quatre jours plus tard M. de Forcadoc était de retour.

Sur quoi Mme Olga mit au vent ses plus fraîches parures et attendit; mais M. de Forcadoc ne parut point.

De ce côté le jeu de la Bête ne marchait pas.

Mais en général le jeu de la Bête a des conséquences assez graves, et qui atteignent ceux mêmes qui n'ont point pris part à la partie.

De retour de son absence de quatre jours, M. de Forcadoc passa quelques heures à remuer tous les papiers de la maison. Après quoi il reprit ses allures ordinaires.

Le cinquième jour après son retour, il reçut une lettre de sa femme.

—Mon cher ami, disait Mme Forcadoc, je vous ai écrit de Paris en allant chez ma tante; je vous écris de Paris en revenant. Je ne pense pas vous déplaire en restant trois ou quatre jours dans la capitale. J'arriverai donc dans trois ou quatre jours. Ma tante m'a, en partant, chargée de toutes ses amitiés pour vous, elle se porte fort bien malgré son âge.

En même temps que cette lettre, M. Forcadoc en reçut une autre ainsi conçue:

“Monsieur,

“J'ai l'honneur de vous faire savoir que Mme veuve Martignol a succombé, il y a un mois environ, aux suites de la longue et cruelle maladie dont elle souffrait; par un testament en bonne et en due forme, elle lègue à Mme de Forcadoc, votre épouse, la totalité de sa fortune. Je vous prie de m'excuser du retard que je mets à vous informer de cet événement; il est motivé par les recherches que nous avons dû faire pour nous procurer votre adresse.

“Je suis, Monsieur, tout à vos ordres.

“JALABIN, notaire.”

M. de Forcadoc posa devant lui ces deux lettres et les considéra longtemps; deux larmes glissèrent sur ses joues, il les essuya du revers de sa main. Puis il parcourut lentement toute sa maison, s'arrêtant devant les meubles et les considérant comme s'il les voyait pour la première fois.

—Monsieur s'ennuie, disaient les domestiques. Il est temps que Madame arrive.

Elle arriva en effet, M. de Forcadoc avait envoyé une voiture à sa rencontre, et Mme de Forcadoc s'étonna de n'y point voir son mari.

—Monsieur est trise à la mort, depuis le départ de Madame, dit le domestique. Il va être bien content, il était quasiment comme une âme en peine.

Un observateur aurait pu remarquer un change-

ment singulier dans la physionomie de Mme de Forcadoc; elle avait quelque chose de plus assuré dans le regard et d'un peu ironique dans le sourire; un pli imperceptible, un rien, donnait à sa bouche je ne sais quel air de réserve cruelle et moqueuse. Il semblait qu'elle se fût rendue dépositaire de quelque secret, dont la connaissance lui donnât sur le reste des mortels le droit d'un mépris hautain, railleur et froid.

M. de Forcadoc en l'apercevant fut frappé au cœur par ce sourire et ce regard.

Il pâlit légèrement.

—Je vous attendais, Armande, lui dit-il.

—Fort patiemment à ce que je vois.

—Mais non! pas aussi patiemment que vous le pensez, répliqua M. de Forcadoc dont les yeux noirs furent traversés d'une flamme.

—Cependant vous n'êtes pas venu au-devant de moi.

—C'est que je me réservais de faire avec vous une promenade après votre déjeuner.

—Comme cela, tout de suite, avant que je me sois reposée?

—Reposez-vous une heure.

La manière dont ce mot fut prononcé étonna Mme de Forcadoc. Evidemment son mari tenait à cette promenade.

—Vous y tenez donc bien? dit-elle.

—J'y tiens, répliqua M. de Forcadoc; je vous réserve une surprise.

—Ah!

Mme de Forcadoc se reposa, déjeuna, après quoi M. de Forcadoc la fit prévenir que la voiture attendait et ils y prirent place ensemble.

—Quelle idée, dit Armande, de me promener aujourd'hui!

—La campagne est belle.

—Fort belle.

—Et votre tante?

—Elle va fort bien.

—Vous avez vu le Midi?

—Oui.

—C'est beau.

—Fort beau.

—Et Paris?

—Paris aussi.

—Ah!

—Savez-vous, dit Mme de Forcadoc, que nous aurions dû prendre avec nous Mme Olga. Comment va-t-elle, cette petite femme?... Et son mari, est-il de retour?

—Non, dit M. Forcadoc.

—Vous êtes laconique... Ne ferions-nous pas bien de retourner sur nos pas?

—Allez! allez! dit M. de Forcadoc au cocher; allez! allez! je vous arrêterai quand il faudra.

Il se fit un long silence, après lequel M. de Forcadoc dit à sa femme:

—Ma chère Armande, voilà douze ans que nous

sommes mariés; dites-moi si je vous ai donné quelque juste motif de mécontentement... Je n'ai peut-être pas eu avec vous les soins attentifs d'un amoureux de vingt-cinq ans, mais je vous aimais. Je vous voyais avec plaisir libre et maîtresse chez vous, dirigeant l'intérieur de notre maison, ayant à vos ordres des serviteurs respectueux et dévoués. Je venais avec confiance prendre vos conseils, je vous faisais part de mes projets, de mes espérances. Il y avait, croyez-moi, une grande douceur dans cette tendresse, un peu muette peut-être, mais très vive. Le soin que je mettais à la prospérité de notre fortune venait tout entier de l'espérance que vous en jouissiez avec moi.

—Mais, interrompit Mme de Forcadoc, vous vous entendez à merveille aux discours pathétiques! Continuez.

—N'étais-je pas en droit de penser que vous auriez avec moi la même confiance et que vous m'auriez parlé de ce qui aurait manqué à votre bonheur?

—Voilà que vous m'accusez d'avoir manqué de confiance; en quoi, dites-moi, en ai-je manqué? Mais, ajouta Armande, en s'apercevant que la voiture était loin sur la grande route et que déjà ils avaient perdu de vue le village et le château de Kermador, mais où donc allons-nous?

—Ne vous inquiétez pas, dit M. de Forcadoc.

—Mais le jour avance; comment ferons-nous pour revenir?

—Ne vous inquiétez pas.

—Bien, je ne m'inquiète pas.

—Donc, ma chère Armande, je veux vous remettre en mémoire que mon affection a été sérieuse et sincère, très confiante et très noble, sinon très expansive.

—Ça, c'est vrai, pas expansivé!

—Pardonnez-le-moi! Dans la vie commune et intime des époux, il y a tant de choses qui révèlent l'affection, que souvent le langage est moindre que les actes. Les affections douteuses, fragiles ou compromises ont besoin de discours et en font, mais non celles qui se révèlent à chaque heure du jour... Les soins que naguère encore vous preniez de ma personne suffisaient à me persuader que votre cœur m'appartenait, et pour qui aurait su voir, ma conduite renfermait des preuves d'un attachement très profond pour vous.

—Peut-être; mais il me semble que nous touchons à Quimperlé? La surprise que vous me réserviez était-elle de me faire souper chez ma mère? Vous savez que je ne puis la souffrir! Elle est tombée dans une dévotion ridicule qui, à mon sens, rapetisse la religion et lui fait grand tort.

—Nous allons en effet chez votre mère, ou plutôt nous y sommes, ajouta M. de Forcadoc.

La voiture, en effet, venait de s'arrêter devant une maison triste et noire, basse et masquée par des tilleuls.

M. de Forcadoc descendit et tendit la main à sa

femme. Son visage, un peu pâle, avait pris une fermeté sévère qui intimida Armande.

Mme de Caudidec, la mère de Mme de Forcadoc, avertie par le bruit de la voiture, parut sur le seuil de la porte et fut frappée de la pâleur de son gendre. Avant même d'embrasser sa fille, elle lui dit:

—Vous souffrez?

—Oui, dit M. de Forcadoc.

Puis ils entrèrent tous trois.

Et M. de Forcadoc présenta sa femme à sa mère en disant:

—Madame, voici votre fille, je vous la rends. Elle n'est point heureuse chez moi.

A ces mots, Armande pâlit et s'appuya au montant de la cheminée.

—Monsieur, s'écria Mme de Caudidec, songez que vous êtes marié. Expliquez-vous.

—Voici, madame. Il y a un mois environ qu'Armande me dit avoir reçu d'une tante habitant la Gascogne une lettre d'invitation de l'aller voir. Je ne vis point la lettre, pourquoi faire? Armande avait depuis longtemps envie de faire un voyage: l'occasion était belle et elle partit.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de cette même tante, qui, malade, engageait sa nièce, votre fille, à se rendre en hâte près d'elle. Elle aurait dû y être et ceci m'étonna. D'un autre côté, certains bruits, qui me parurent absurdes, étaient venus à ma connaissance. Le comte de Mons était parti pour Paris... Enfin c'était absurde... Mais je voulus voir. Mme de Mons, sans s'en douter, me fournit l'adresse de son mari. Je suis allé à Paris, et j'ai vu ce que je ne croyais jamais voir.

Madame votre fille m'annonça son retour en me parlant de la bonne santé de sa tante, laquelle est morte depuis trois semaines. J'ai reçu du notaire de l'endroit avis de cet événement...

A cet endroit du récit de M. de Forcadoc, Armande s'écria:

—Lâche, vous m'avez espionnée!

—Et continua M. de Forcadoc, Armande est légitimaire universelle.

—Je vous dis que vous êtes un lâche, s'écria Armande, et que vous m'insultez.

—J'espère que vous apprécierez plus justement ma conduite que ne le fait Armande, continua M. de Forcadoc. Je viens, Madame, en rappelant à Armande mon affection pour elle, d'essayer si quelque chose pouvait émouvoir son cœur. Je n'ai rien trouvé, ni tendresse, ni regret.

—Ah! s'écria Mme de Caudidec, c'est un grand malheur, monsieur.

—Je le crois, madame; mais Armande ne peut rester près de moi.

—Mais M. de Mons? Qu'allez-vous faire?

—Absolument rien, madame, dit M. de Forcadoc; absolument rien. Je vous ramène votre fille, je ferme-

rai ma porte à M. de Mons. C'est, je crois, tout ce qu'il y a à faire.

—Lâche! murmura Mme de Forcadoc.

—Vous dites?... reprit son mari, en la regardant en face; vous dites, Armande?

—Je dis que je vous méprise.

—Voyez un peu!... Ainsi donc, madame, ajouta-t-il en s'adressant à Mme de Caudidec, je vais envoyer ici tout ce qui appartient en propre à Armande avec le montant de sa dot. Désirez-vous que je fasse quelque chose de plus?

—Mais votre fils?

—Je le garde.

—Mais Armande a le droit de le voir.

—Je la recevrai quand elle viendra pour cela.

—Vous la recevrez? Quand elle voudra?

—Quand elle voudra.

—Je vous remercie.

—Adieu, madame, dit M. de Forcadoc, en saluant sa belle-mère.

—Au revoir, dit celle-ci en l'accompagnant jusqu'à la porte.

—Au revoir, ajouta-t-il, en montant en voiture.

M. de Mons arriva chez lui deux jours après ces événements, et avant même que Mme de Mons eût appris l'arrivée et le départ de Mme de Forcadoc.

Son humeur joyeuse se manifesta tout en arrivant, par des projets de fêtes. Il rapportait à sa femme de jolies et nombreuses futilités. Quant à son fils, il semblait l'avoir complètement oublié. Il eût, en le voyant, une stupéfaction réelle qu'il exagéra un peu, afin de tourner en plaisanterie un oubli véritable.

Mme de Mons trouva son mari charmant, mais bouda un peu, ayant conçu sur son voyage des doutes étranges.

Cependant Mme de Forcadoc ne paraissait point, non plus que M. de Forcadoc; et, après deux ou trois jours de patience, M. de Mons se hasarda à en demander des nouvelles.

—Je ne les ai point vus, dit Olga, et je ne crois pas Mme de Forcadoc de retour.

M. de Mons, ce jour-là, se promena aux alentours du petit château des Forcadoc. Mais dans cette habitation il s'était fait un silence étrange; la plupart des persiennes étaient fermées, on n'entendait aucun mouvement; et, quand M. de Mons fit galoper plus fort son cheval sur la route, la figure sévère de M. de Forcadoc se montra un instant dans le cadre d'une croisée et disparut aussitôt.

Les plus simples convenances devaient engager M. de Mons, de retour d'un voyage, à se présenter chez son voisin; mais une certaine crainte le retint. Quelque chose l'avertit que peut-être il se trouverait en présence d'un ennemi, et d'un ennemi sérieux; que peut-être, avec celui-là, les procédés qu'il connaissait n'auraient pas cours. On l'eût grandement soulagé en lui disant que M. de Forcadoc allait lui envoyer des témoins. Cela au moins lui était connu.

Cette routine était celle de son monde. Le voisinage des pistolets et des épées l'eût rassuré.

Il se dit ensuite qu'il était assiégé d'idées folles; que peut-être Mme de Forcadoc, fatiguée du voyage, reposait; que rien au monde dans leur conduite n'avait pu donner prise au soupçon, et que le mieux était de se présenter le jour même avec sa femme. Ce qu'il fit. Mais on ne les reçut point. Et il fut répondu à toutes les questions, que Mme de Forcadoc était en voyage et que M. de Forcadoc ne recevait point.

Dès ce moment une inimitié sourde s'établit entre M. et Mme de Mons, et bientôt Mme de Mons put s'apercevoir de quelque mystère dans la vie de son mari.

Il y a deux sortes de dignité: l'une qui veille à l'honneur de la vie, et l'autre qui se montre jalouse des égards qu'on nous doit indépendamment de toute autre chose.

La première brave les répugnances pour sauver.

La seconde méconnaît l'honneur et le bonheur de la vie pour ne se souvenir que de l'amour-propre et lui tout sacrifier.

Mme Olga ne crut pas de sa dignité de se préoccuper des troubles et des mystères qu'elle entrevoyait dans la vie de son mari.

—J'élève mon enfant, disait-elle, et cela suffit.

Mais cet enfant sut à peine parler, que le visage de sa mère lui apprit à dédaigner son père, et avant de savoir ce que c'est que l'honneur, il sut que son père était déshonoré.

L'attitude froide, indifférente, dédaigneuse et dégagée que prit Mme Olga, rejeta M. de Mons en dehors de sa maison, et après plusieurs tentatives infructueuses pour voir Mme de Forcadoc, il chercha sérieusement à se rendre compte de ce qui se passait.

Il se rendit donc à Quimperlé, chez Mme de Caudidec, déterminé à avoir là des nouvelles de Mme de Forcadoc.

Son étonnement fut au comble en y trouvant Armande.

En dépit de sa mère, Armande raconta tout à M. de Mons et ils sortirent ensemble dans le jardin.

Là, Armande joua au profit de M. de Mons une des plus grandes scènes du jeu de la Bête. Elle parla d'abandon, d'outrage. Elle reconnut que les entraînements de la passion excusent tout, et que même ils sont chose sainte, que les maris sont abominables en général, et que M. de Forcadoc en particulier était un monstre, un tigre, et même un homme vil. Elle se plaignit de sa froideur, elle se plaignit de ses exigences, elle lui reprocha son honnêteté, et ne lui trouvant aucun vice, elle déclara que c'était une nature plate, basse et médiocre.

M. de Mons sortit de là fou, furieux, excité, malade, et bien décidé à sauver une aussi noble femme.

Il était bien entendu qu'une nature aussi richement douée, etc., etc. Je perds ici l'occasion d'écrire un volume. Il est vrai de dire qu'il serait ennuyeux.

Je pourrais montrer ici une connaissance approfondie du cœur humain, en racontant en détail les égarements des gens qui manquent de cœur et d'âme, mais je préfère passer ce chapitre. Il m'en coûterait bien peu cependant pour dire les équipées de Mme de Forcadoc, et pour raconter en détail les stupidités de M. de Mons!

Le jeu de la Bête est si connu, si commun! il est d'une vulgarité si parfaite?

Sachez seulement que rien n'y manqua.

Mme de Mons n'était pas femme à se laisser victimiser en silence. Mme de Fenouilly avait appris trop de choses à Mlle Olga pour que Mme de Mons ne fit pas grand bruit de l'abandon de son mari.

Il y eut donc querelle, colère, procès et séparation.

Après quoi Mme de Mons revint à Kermador, qu'elle avait quitté pour mener à bonne fin son procès.

Elle y retrouva Madeleine.

—Nous voilà, lui dit-elle, aussi bien loties l'une que l'autre, ma pauvre Madeleine: les hommes sont tous les mêmes! La fortune et l'éducation n'y font rien.

—Les gens d'éducation, pourtant, dit Madeleine, savent leur catéchisme bien mieux que nous et ça devrait leur servir à la conduite de leur vie; voilà donc ce pauvre Monsieur, esclave aussi comme mon homme.

Ah! oui, s'écria Olga, esclave! Je sais, vous dites donc toujours la même plaisanterie, vous Madeleine.

—Pour sûr, ils le sont!

—N'ayez pas peur! dit Mme de Mons, j'ai un fils et je vous certifie qu'il me vengera de son père ou que je le déshériterai! Quel père! quel exemple pour des enfants!

—Voilà! dit Madeleine.

—Le temps viendra, ajouta Olga, où il voudra revenir; nous verrons, alors!

—Que le bon Dieu permette qu'ils reviennent, dit Madeleine; je n'ai aucun bien à garder à mon homme que le cœur de ses enfants, mais il le trouvera, je m'en flatte, madame Olga. Le pauvre monde, comme voilà nous, ça n'a que son cœur à garder, mais c'est bon tout de même! Dans des heures qu'il y a, ça vaut plus qu'un écu.

Vingt ans après ces événements, Mme Olga de Mons avait un fils dont elle était fière. Bel homme, vraiment, à la façon moderne, mince, fluët, vif, brun, distingué, courageux, et même un peu audacieux; spirituel, aimable, galant; grands yeux noirs, jolie moustache, petit pied, jolies mains, un cavalier accompli. La lèvre mince, pourtant, et la main froide, molle, moite même... et sans étreintes.

Un soir qu'il était près de sa mère, fatigué, se reposant un peu des plaisirs des jours précédents.

—Savez-vous, lui dit-il, ma mère, que vous êtes jolie, mais là, jolie, jolie, jolie! Comment faites-vous, à quarante ans passés?

Et comme elle souriait, Henri son fils, ajouta:

—Tenez, mon père est une canaille, n'est-ce pas? eh bien, il est pire que cela, il est un rustre et un sot. Elle est hideuse Mme de Forcadoc, maintenant. Je l'ai vue, la malheureuse!

En ce moment il se fit un bruit à la porte et un homme entra brusquement.

Mme Olga poussa un cri et avant de s'évanouir, elle dit à son fils.

—Votre père!

L'homme qui entra était pâle, défait et misérable.

—Olga, dit-il, je viens vous demander pardon.

—Retirez-vous, monsieur, dit Henri, retirez-vous, ne m'obligez pas à dire autre chose. Ma mère ne vous connaît pas, ne doit pas vous connaître, et moi, je ne dois pas me souvenir de vous.

—Vous êtes mon fils, dit M. de Mons.

—Je n'ai pas de père, monsieur.

—Etes-vous le fils de Mme de Mons.

—Oui, monsieur, je suis aussi son défenseur et son ami; je vous prie de vous retirer, il n'y a rien de commun entre elle et vous, et rien de commun entre vous et moi: vous n'avez pas été père, vous n'avez pas de fils.

Sortez! ajouta le jeune homme dont les lèvres minces venaient de pâlir un peu. Sortez!

Le visage pâle de M. de Mons se couvrit d'une teinte terreuse et il sortit.

Madeline aussi, après vingt ans, avait un fils. Grand, fort, hâlé par le soleil, rieur, franc, sa voix forte et son sourire d'enfant étaient la joie de Madeleine.

Un soir qu'il était avec elle, se reposant un peu du travail du jour, il se fit un bruit à la porte et un homme entra brusquement, il était pâle, défait, misérable, en loques.

Madeline se leva immobile et pâle.

—Joseph, dit-elle, voilà votre père.

Et Joseph d'un mouvement rapide sauta au cou de son père.

—C'est vous, mon père, disait-il en l'embrassant, il n'y a pas de plus beau jour que celui-ci pour votre femme et vos enfants. Vous n'êtes donc plus en esclavage et vous voilà donc de retour? votre terrible maître est-il mort ou vous êtes-vous échappé? Vous êtes dans un état affreux, ajouta Joseph, je vais vous donner mes plus beaux habits, aussi vrai que je suis chrétien, et nous mettrons du lard dans les choux en votre honneur, et nous aurons une messe d'actions de grâces. Que Dieu vous bénisse! ma mère nous a assez dit tous vos malheurs et le dur esclavage où vous gémissiez chez l'étranger, et si votre âge ne vous permet plus le travail, j'ai des bras assez forts pour deux.

Voyez!... Voilà mes sœurs, il y a assez de temps qu'elles vous attendent, bénissez-les. Ce jour-ci est le plus beau jour de ma vie.

Quand cet homme se dégacha enfin des embrasse-

ments de son fils et de ses filles, il s'avança vers Madeleine et dans l'étreinte de son embrassement il faillit s'évanouir.

—Madeleine! dit-il.

Il ne put en dire davantage, et Madeleine et lui pleurèrent longtemps.

Et quand on se mit à table pour souper, Joseph dit à son père en signe de respect:

—Servez-nous, mon père!

Alors cet homme se leva, et, se souvenant de son enfance, il hésita pour faire le signe de la croix et bénir la table.

Et tous mangèrent.

On était à la fin du repas quand M. Pontesbeau entra.

Et quand les enfants ne furent plus là, l'homme dit au prêtre:

—Mon père, elle leur a dit que j'étais en esclavage.

—C'est une femme véridique et fidèle, dit le prêtre.

—Et, ajouta l'homme, ils me respectent et ils m'aiment, ils ignorent ma vie. Ah! Jésus!

—Madeleine, dit le prêtre, a gardé le cœur de vos enfants parce que les enfants sont le trésor et la couronne du père et que vous avez été esclave du malin. Et elle a dit vrai en vous disant esclave.

—Je comprends, dit l'homme, confessez-moi, mon père!

C'était à ce moment même que M. de Mons, chassé par son fils, se tuait.

JEAN LANDER.

Echos et Commentaires

Nationalisme corrigé

L'intérêt particulier d'un peuple doit, pour le bien de ce peuple, s'harmoniser avec le bien général de l'humanité. L'égoïsme national est une immoralité. Il nous fait plaisir de voir cette vérité proclamée par l'Action Française, où Maurras écrivait, il y a trois semaines, en reproduisant ce billet de félicitation d'un patriote belge:

Acceptez mes très vives félicitations pour la vigoureuse campagne que vous menez en faveur d'une paix forte qui réduise à l'impuissance le bloc germanique. Nous y sommes intéressés autant que la France. Si cela ne se fait pas, nous perdrons la guerre.

« Il nous arrive trop souvent (pour aller vite et couper court) de dire ici: la France. Il faudrait, à chaque fois, mettre entre parenthèses: et l'Europe, et le monde civilisé, et l'avenir de notre malheureuse planète. Campés sur le rivage de l'océan Atlantique à peine défendus par le Rhin, incertains désormais de la protection du massif des Alpes centrales, c'est

sur le flanc droit de notre sentinelle que portera tout le poids du bloc germanique reconstitué. Que nous fléchissions de gré ou de force, par faiblesse de cœur ou insuffisance de constitution, les Barbares se ruèrent au littoral avancé de l'ouest, et la course terrible du Viking légendaire n'étant plus rien auprès de leur piraterie, ce sera au tour de New-York et de Rio-Janeiro de trembler pour l'indépendance.

« Que nos lecteurs étrangers, surtout américains, soient donc une bonne fois prévenus d'une vérité signalée par Bainville au printemps dernier, elle est en filigrane de tous nos écrits: il n'y a pas ou presque pas de particularisme français, la France, c'est la garde et la sécurité du monde, tous nos amis et alliés doivent le redire:

« Nous y sommes aussi intéressés que la France. »

« Intérêt majeur, intérêt vital qu'il ne faut pas quitter de l'œil! Nos amis le sentent, car du centre de bonne fortune et d'heureuse victoire où nous sommes tous parvenus, ils reprennent en chœur avec nous la devise mériméenne: « Souvenons-nous de nous méfier! »

Kamarades !

Kamarades! Tel est le cri que toute l'Allemagne pousse actuellement en se tournant vers les alliés: « Nous ne sommes plus aujourd'hui, dit-elle, ce que nous étions hier. Maintenant que nous avons chassé notre empereur et nos rois, nous sommes redevenus nous-mêmes, nous sommes la « douce Allemagne », la « bonne Allemagne ». Vous nous vouliez démocrates. Nous voici démocrates, et même plus que vous. Qui de vous, en effet, peut se dire gouvernés par des socialistes. Donc unissons-nous, oublions toutes les haines du passé, pour constituer ensemble cette grande famille des peuples qui doit s'appeler la Société des nations ».

Devons-nous accepter l'accolade avec toutes ses conséquences et, par le fait même, admettre que l'Allemagne a désormais cessé d'être un danger permanent pour la paix du monde et pour la vie même de la France?

Ce qui a fait de l'Allemagne un danger à tel point terrible qu'il a mis en péril la liberté et l'indépendance de tous les peuples, c'est son unité réalisée au XIX^e siècle. Cette unité subsiste-t-elle aujourd'hui? Oui, sans aucun doute. Le représentant de l'autorité n'est plus là, mais l'autorité une, base de l'unité, un instant ébranlée, s'est reconstituée aussitôt. Cette unité se consolide plus encore par la déchéance de tous les princes germaniques. L'autorité centrale ne souffrant plus, en effet, aucune division, s'en trouve ainsi fortifiée. Autour d'elle, toute l'Allemagne, toute l'administration qui reste la même dans tout l'Etat, toutes les classes de la société se sont groupées sans hésitation en un clin d'œil; pas l'apparence d'une révolution, pas même de la plus faible résistance.

Hindenburg lui-même accepte le nouveau régime, et le nouveau régime le proclame chef de l'armée. Sous sa nouvelle étiquette, l'Allemagne reste l'Allemagne de pendant la guerre, avec la même pensée, le même orgueil, et bientôt les mêmes desseins. Il suffit de lire la proclamation d'Hindenburg pour en être convaincu.

* * *

C'est une Allemagne une qui subsiste, dira-t-on, mais une Allemagne affaiblie. Oui, assurément; mais constituée encore de telle façon qu'elle possède en elle encore—il est puénil de le nier—une grande puissance de relèvement. Et puis, il importe de nous souvenir en ce moment, de ce mot rappelé récemment par M. Paul Deschanel, et prononcé à Rome en septembre 1914 par un haut diplomate allemand: "Nous gagnerons la guerre, mais, même si nous ne la gagnions pas, nous la gagnerions quand même parce que nous annexerions les neuf millions d'Allemands d'Autriche".

Ce suprême espoir de l'Allemagne, si les alliés n'y mettent ordre, ne sera pas déçu. Les Allemands d'Autriche ont déjà décidé eux-mêmes de se réunir à l'Allemagne vaincue. Et tout ce qui est de race allemande en Hongrie et en Bohême parle de suivre cet exemple. L'Allemagne va donc gagner de ce côté ce qu'elle perdra, en population, de l'autre. Nous aurions donc à côté de nous une Allemagne de près de 80 millions d'habitants, quand la France en aurait 40. Et cette Allemagne n'aurait plus rien à craindre d'une Russie complètement désorganisée et qui ne peut plus, pour longtemps encore au moins, compter comme puissance.

Mais pouvons-nous penser au moins que cette Allemagne ne sera plus une Allemagne guerrière, qu'elle aura renoncé pour toujours à se lever contre ceux qui viennent de lui imposer un tel abaissement, une si horrible humiliation? Ce serait bien mal connaître l'orgueil allemand que de le croire. D'ailleurs, voici déjà les socialistes allemands eux-mêmes qui, par l'organe du *Vorwaerts*, nous menacent d'une revanche que nous devons subir dans trente ans. Cette revanche toute l'Allemagne la voudra. La proclamation d'Hindenburg a trouvé son écho dans l'âme de tout homme de race allemande. Comme le chef, aucun soldat allemand ne se reconnaît vaincu par les armes. Ils continuent tous à se regarder comme "les rois de la guerre". Ils voudront préparer de nouveau la guerre, et tout le sang répandu n'aura pas réussi à restaurer l'ordre dans le monde. Ils le voudront dès qu'ils commenceront à se reprendre à sortir de la faiblesse où les a mis le triomphe de nos armes.

Mais le pourront-ils? Cela dépend des alliés qui sont les maîtres. Ayant la force, ils ont le devoir d'en user pour couper le mal dans sa racine, et le mal, ici, c'est l'unité allemande: l'unité allemande, c'est le *delenda Carthago* d'aujourd'hui. Que les alliés en

délivrent donc à tout prix le monde moderne, qu'ils s'efforcent de diviser coûte que coûte l'Allemagne, comme le fit jadis la monarchie française qui réussit si bien dans cette œuvre de salut autant humain que national.

* * *

Ce qu'il faut donc d'abord, c'est empêcher la réunion, à l'Allemagne, des Allemands de l'ancien empire d'Autriche. Et que l'on n'invoque pas à ce propos le principe des Nationalités d'où découlerait le droit, pour tout Allemand de race, de faire partie de l'Etat allemand. C'est bien assurément le cas de répondre qu'il n'y a pas de droit contre le droit. Le droit, le droit primordial ici, le droit proclamé et reconnu dans le monde depuis l'avènement du christianisme, c'est le droit pour chaque Etat à son indépendance, le droit pour tous les Etats de vivre dans l'ordre et dans la paix; et la preuve est faite que l'unité de l'Allemagne est un péril permanent pour l'indépendance, la paix, l'ordre chez tous les peuples: les peuples ont donc le droit d'empêcher que l'Allemagne soit une. Les alliés, à force d'énergie, de sacrifices, de sang, ont réussi la guerre: leurs efforts seront vains pour réussir la paix si l'Allemagne reste une. Pour réussir la paix, qu'ils fassent la *Société des nations*. J'ai déjà dit ici que ce ne sont pas les catholiques qui pourraient en contester le principe: car elle repose sur une idée éminemment chrétienne, et nous ne devons discuter que sur ses conditions d'organisation et de fonctionnement. Mais, dans la *Société des nations*, il ne saurait être question aujourd'hui d'admettre l'Allemagne. La *Société des nations* doit être, pendant bien longtemps encore, comme une association d'assurance mutuelle contre le génie allemand, contre les entreprises allemandes. La *Société des nations* doit pendant la paix assurer et continuer l'œuvre que les alliés ont commencée par la guerre et qui n'est pas terminée. Ils devront, bien entendu, accueillir à bras ouverts les Etats restés neutres, qui, offrant toutes les garanties, leur demanderont de s'associer avec eux pour les aider à l'accomplir jusqu'au bout. Mais dans la *Société des nations* ni Allemands ni complices de l'Allemagne.

La Croix.

G. DE LAMARZELLE,
sénateur.

Cherchez un peuple sans religion, a dit le philosophe sceptique anglais, Hume, si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup des bêtes brutes.

* * *

Chaque oubli d'un principe religieux retranche une vertu au monde et y amène un désordre.

JOUBERT

La Vie Canadienne

remercie tous ceux qui l'accueillent avec une bienveillance de plus en plus encourageante.

La Vie Canadienne

pour répondre à ces encouragements de ses lecteurs et de ses collaborateurs, dont le nombre et la qualité vont aussi s'augmentant, s'efforcera de devenir de plus en plus intéressante et utile pour ses lecteurs et pour la cause sacrée de la patrie à laquelle elle s'est consacrée.

La Vie Canadienne

publiera prochainement les articles de nouveaux et distingués collaborateurs sur des sujets de grand intérêt pour tous ses lecteurs.

La Vie Canadienne

est en vente dans les principaux dépôts de journaux du Canada, particulièrement à Québec et à Montréal, au prix de 10 cents le numéro. Le prix d'abonnement est de quatre piastres par an avec prix de faveur, trois piastres, pour le clergé, les instituteurs et les étudiants.

ADRESSEZ :

LA VIE CANADIENNE

30, RUE DE LA FABRIQUE, QUEBEC.

La Corporation des Obligations Municipales

PLACEMENT DE DECEMBRE 1918

Nous offrons, sujet à vente préalable, les débentures suivantes:

ENDROIT	Echéance:	Prix: Rapportant
Puissance du Canada	Nov. 1923	prix du marché
Puissance du Canada	" 1933	prix du marché
Province de Québec	Mai 1936	94.33 5 1/2%
Province de Québec	" 1938	93.98 5 1/2%
Ville de Joliette	" 1944	93 5 1/2%
Cité de Québec	" 1923	101.97 5 1/2%
Cité de Montréal	" 1923	100 6%
Cité de Lévis	Mars 1929-31	87.74 6%
Ville St-Michel	Mai 1922	100 6%
Cité de Verdun	" 1927	96.70 6%
Cité de Hull	" 1928	100 6%
Ville de Magog	" 1934	100 5 1/2%
Village Montmorency	Nov. 1934	100 5 1/2%
Village Port Alfred	" 1923	100 6%
Fabrique de St-Arsène, de Montréal	Mars 1956	100 5 1/2%
Montreal-Est (Garante)	Mai 1932	100 6%
Commissions Scolaires :		
du Village St-Laurent	Sept. 1927	100 6%
de St. Bernardin	Nov. 1922	100 6%
de Hull	Juillet 1928	100 6%
de Montréal	" 1926	94.03 6%
de Grand'Mère	Mai 1921	100 6%

Ces obligations sont par dénominations de \$100., \$500. ou \$1,000.

Nous donnerons sur demande tous les détails des émissions de débentures décrites sur cette feuille.

Si cette liste d'obligations ne vous intéresse pas, veuillez la passer à des amis qui pourront en faire leur profit: vous leur rendrez service.

A moins d'avis contraire, toutes ces obligations sont vendues avec intérêts accrus.

Cette liste remplace les précédentes.

N. B.—NOUS NE SOMMES PAS DES COURTIER, NI NE VENDONS SUR MARGE, MAIS NOUS ACHETONS ET VENDONS POUR NOTRE PROPRE COMPTE TOUTES LES DEBENTURES QUE NOUS OFFRONS A NOTRE CLIENTELE.

La Corporation des Obligations Municipales

J.-W. SIMARD, Représentant
Edifice Banque Provinciale
7, Place d'Armes

Tél. Main 1824. - - - - Montréal.

RENE DUPONT, Gérant
Bâtisse Banque d'Hochelega
132, rue St-Pierre

Tél. 6932. - - - - Québec.